

# Le Galepin

- ROUGE -

n°30 - 1<sup>er</sup> mai 2020



insert de  
**« Un printemps  
derrière les barreaux »**

N° spécial Confinement

LÂCHER LA PLUME...	2
BD: <i>Le signal de l'Océan</i>	3
LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ	5

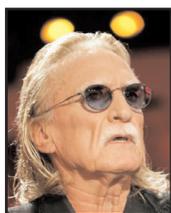
**UN N° PARTICULIER**

Difficile, en ces temps de confinement, de se prendre à croire que la vie continue. La lecture elle-même – à quoi nous a encouragé le Président (qui ne rêve décidément que de jouer les *directeurs de conscience* comme on dit dans certains milieux intégristes) – nous fait défaut. Car les librairies sont fermées et les ouvrages que l'on peut trouver dans une grande surface ne sont pas tout à fait ceux dont nous aimons parler en ces colonnes. Quant aux médiathèques, elles ont elles aussi baissé leur rideau. Ne reste donc qu'à se rabattre sur les rayonnages domestiques. Et donc, pour une large part, relire.

Mais quoi? C'est Philippe Claudel qui m'a soufflé l'idée. Non pas avec ses *Âmes grises* ni son *Rapport de Brodeck* – de purs chefs-d'œuvre romanesques – mais à travers un récit mineur. Il a en effet enseigné dix ans à la prison de Nancy, comme je le fis dans l'Oise au début des années 80. La prison! Après tout, ne le sommes-nous pas – un peu – en prison? À partir de ce mince fil conducteur, j'ai redécouvert Albertine Sarrazin, Caryl Chessman, Gabrielle Russier et ce bon Alphonse Boudard qui fréquenta – mais lui, derrière les barreaux – les mêmes lieux que moi...

Voici donc un numéro spécial, le temps d'attendre notre... élargissement. Bienvenue à la pénitencière!

Roger Wallet



Christophe

Claude Évrard



Ellis Marsalis



**Comité de rédaction**

Élie Hernandez, Michel Lalet,  
Roger Wallet

**A participé à ce numéro :**

L. Demozay, A. France, M. Frétoy,  
A. Labbaye, R. Lehallier

**site : [www.lecalepin.fr](http://www.lecalepin.fr)**

& sur [associationaufildesmots.com/](http://associationaufildesmots.com/)

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>



**Luis Sepulveda**

On avait bien sûr dévoré et adoré son *Vieux qui lisait des romans d'amour* (1992).

*«Le roman commençait bien. "Paul lui donna un baiser ardent pendant que le gondolier complice des aventures de son ami faisant semblant de regarder ailleurs..." Il était clair que ce n'était pas un individu recommandable... Ce début lui plaisait. Il était reconnaissant à l'auteur de désigner les méchants dès le départ. De cette manière, on évitait les malentendus et les sympathies non méritées.»*

*«Le dentiste aimait les négresses, d'abord parce qu'elles étaient capables de dire des choses à remettre sur pied un boxeur KO, et ensuite parce qu'elles ne transpiraient pas en faisant l'amour.»*

*Un soir qu'il s'embêtait avec Josefina, une fille d'Esmeraldas à la peau lisse et sèche comme le cuir d'un tambour, il avait vu un lot de livres rangés sur la commode.*

– Tu lis? avait-il demandé.

– Oui, mais lentement.

– Et quels sont tes livres préférés?

– Les romans d'amour, avait répondu Josefina. Elle avait les mêmes goûts qu'Antonio José Bolívar.

À dater de cette soirée, Josefina avait fait alterner ses devoirs de dame de compagnie et ses talents de critique littéraire. Tous les six mois, elle sélectionnait deux romans particulièrement riches en souffrances indicibles. Et plus tard, Antonio José Bolívar Proaño les lisait dans la solitude de sa cabane face au Nangaritza.

*Le vieux prit les deux livres, examina les couvertures, et déclara qu'ils lui plaisaient.»*

Le Calepin a récemment rendu compte de son joli livre sur les baleines, destiné à un jeune lectorat. Un livre pétri de connaissances scientifiques et animé d'un beau militantisme écologique.

Des visages chiliens de ma jeunesse, celui de Sepulveda est le plus souriant. Il n'est pas le moins profond.

R.W.

**P.-R. SAINT-DIZIER /  
JOUB / NICOPY**

**«LE SIGNAL DE L'OcéAN»**



*Ce sentiment d'avoir enfin raison, ou tout du moins d'avoir enfin l'impression de ne pas être l'empêcheur de tourner en rond, peut être parfois vraiment déplaçant!*

*En 1974, j'avais adhéré (de loin, j'étais "sous les drapeaux") au positionnement de René Dumont qui passait pour le ringard de service, ou plutôt comme l'empêcheur de jouir sans entrave, puisque c'était un des leitmotivs de l'époque.*

L'enfant qui joue près de l'eau ne se doute pas de ce qui se mijote dans son dos.

Nous sommes en 1976, sur le bord de l'Atlantique. Les 30 glorieuses touchent à leur fin... Les gouvernements s'irritent de voir partir les touristes vers l'Espagne (encore franquiste) des "costas dorada, brava, del sol..." De grandes campagnes de démoustication ont eu lieu, ce qui permet de bétonner la Grande Morthe et la côte jusque Perpignan.

Il faut maintenant se concentrer sur la côte Atlantique qui remontera jusqu'au Port Navalo et son port de plaisance du Crouesty (Bretagne Sud).

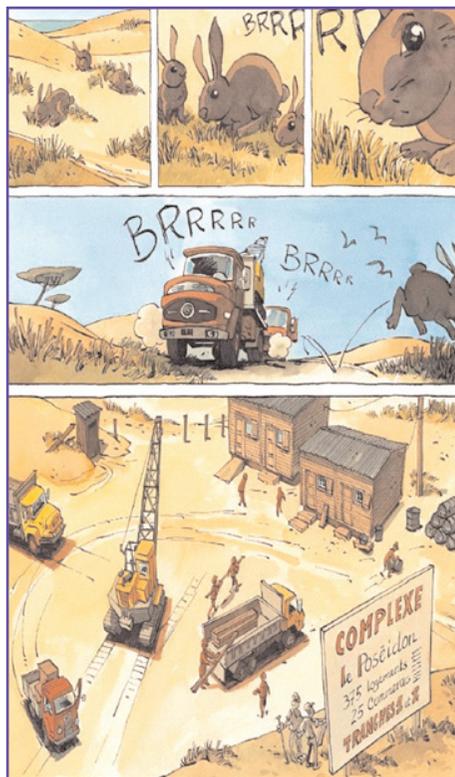
Je dois admettre que la création du conservatoire du littoral (1975) fut une étape nécessaire car, avant les premiers congés

payés de 1936, seulement un demi-million de touristes de la haute bourgeoisie européenne fréquentait le littoral, ce fut une sorte de réponse à l'impérialisme rosbeef.

L'ancêtre du touriste est issu de la gentry de Sa Très Gracieuse: l'aristocratie majoritairement mâle se devait de faire "le grand tour". on leur doit la *Promenade des Anglais* à Nice.

C'était au début du 21<sup>e</sup>s., Paris plages, le Touquet, Deauville, Arcachon, La Baule... En 2015 les "estivants" forment un groupe de près de 12 millions! Un sacré marché économique.

*"Je voulais montrer aussi qu'il n'y avait pas que les méchants qui bétonnent et les gentils qui défendent le littoral, et remettre ça dans le contexte de l'époque avec la volonté de développement."*  
(Pierre-Roland Saint-Dizier)



Le récit se décline sur trois périodes:

- . 1976 le projet, 2000 les soucis,
- . et 2025 un nouvel espoir?



L'intérêt de cette BD est l'honnêteté de sa réflexion.

Les habitants de Malberosse sont comme leurs compatriotes: intéressés, râleurs et gestionnaires néanmoins du capital local.

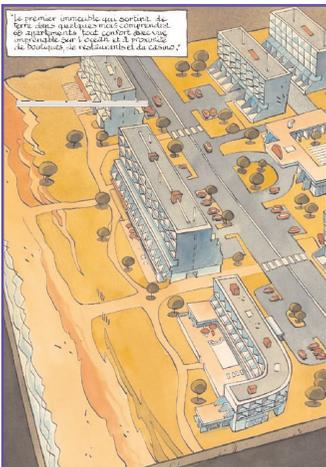
Fabrice est un jeune papa en 1976, souvent en

désaccord avec le maire, qui est son père. En 2000, au moment des grandes tempêtes, il est devenu le maire et à la fin il est le grand-père qui se sent redevable face à son petit-fils!

*Un jour, j'étais avec un couple d'amis; nous longions l'énorme chantier de la L.G.V. Paris-Bordeaux. Annick, l'épouse, déplorait la confiscation de bonnes terres agricoles et Jean-Pierre, l'époux, parlait, lui, d'un mal nécessaire; je dois préciser que c'était son tour d'assumer le rôle de maire de leur petite commune!*

Un internaute explique son coup de cœur :

« Cet album nous raconte l'histoire d'une petite station balnéaire du littoral. Nous commençons à nous intéresser à Malberosse au cours des années 70. C'est cette décennie qui a effectivement vu l'apparition de promoteurs prêts à tout pour s'enrichir et permettre à la classe laborieuse des citadins de pouvoir disposer de vacances agréables et peu coûteuses sur les bords de mer français. Nos pérégrinations nous emmèneront au fils du temps qui passe et



des générations qui se succèdent jusqu'à notre présent et même un peu plus. L'histoire racontée dans cette bande dessinée se termine en 2025, dans un avenir vraiment très proche. La douceur qui se dégage de ce récit permet de mettre en lumière des interrogations fondamentales sans braquer le lecteur et sans faire de cette œuvre un objet didactique et indigeste. La nature doit-elle s'adapter à l'homme, ou est-ce à l'homme de s'adapter aux caprices de mère nature? La question est posée.»

Le coup de crayon est simple, il décrit mais n'enjolive pas! Cette BD relate des faits et pose la question de l'aménagement du territoire. C'est ce que je nommerais une BD-reportage comme on en trouve dans "Charlie hebdo" ou encore dans "XXI".

Le propos est plus de l'ordre du constat de nos ambiguïtés.

On n'est pas dans la facile contestation des choix de nos anciens, qui ont agi pour le mieux-vivre dans leur région, et qui se sont parfois fait bernier par les cupides bétonneurs!

*Le mois de janvier 2020 fut préoccupant pour les habitants qui vivent et profitent de l'industrie de "l'or blanc". J'étais en Auvergne à cette période. Ils amenaient la neige par hélicoptère!*

*Évidemment, les locaux n'étaient pas très fiers de cette idiotie, mais puisque c'était le choix économique du tourisme hivernal, il fallait bien travailler pour survivre.*

*Sur la côte Atlantique, on avait déjà en 1975 l'exemple des blockhaus (du mur de l'Atlantique) qui avaient fini par s'écrouler au bout de trente-cinq ans suite à l'érosion, au recul du trait de côte et à la disparition du sable. On a néanmoins fait de l'aménagement du territoire et (accessoirement) enrichi les promoteurs qui ont ensuite graissé la patte des partis politiques.*

*J'arrête là mon discours de râleur (qui a raison).*

C'est une petite BD lucide, plaisante à lire. Il lui manque un peu de beauté et de rêve...

**Michel Deshayes** ♦

## ITINÉRAIRES LITTÉRAIRES D'UNE JEUNESSE D'AUTREFOIS

La Cinquième République avait deux ans. Nos maîtres sévères et bienveillants vivaient encore sous la Troisième. Et nous achetions des carambars avec des pièces de cinq centimes, frappées de la francisque. Nos livres de lecture ignoraient l'époque et pour un peu, on se serait crus avant 1914 si les premières télévisions ne nous montraient une fenêtre sur un monde en mutation. Mais quelle joie nous avions à lire les extraits tirés de V.Hugo, Th.Gautier, H.Malot, L.Pergaud, Alain-Fournier, A.France! Même la terrible dictée, une fois le zéro évité, nous régalaient en suivant le fil des saisons, de sa prose fondue, de ces mots lumineux et inconnus que l'on apprenait ensuite par cœur comme les fables de La Fontaine et l'âne si doux de Francis Jammes. Le samedi après-midi lorsque la fêrule se faisait moins pesante, nous pouvions emprunter pour dix centimes un roman recouvert de papier bleu à la bibliothèque coopérative. C'est ainsi que j'ai pu lire Rabelais, Grimm, Defoe, Dumas, Walter Scott, Fenimore Cooper, London tout en retrouvant les auteurs du manuel. Hors du temps nous rêvions d'aventures et d'école buissonnière.

L'âge du collège venu, l'Antiquité et ses mythes nous attendaient, bientôt revue et corrigée par Corneille et Racine. Si notre goût inclinait vers les fabliaux et les comédies de Molière, nous trouvions plaisir à déclamer les stances du *Cid* ou les sonnets de Ronsard et de Rabelais. Nous découvriions Rimbaud et Verlaine et apprenions à rimer. La littérature se repliait sur le patrimoine littéraire national et si certains professeurs nous faisaient remarquer quelque influence étrangère ce n'était qu'une politesse. Dans un pays qui se pique de littérature nous pouvions nous étonner que Shakespeare, Cervantès ou Goethe ne fussent mentionnés que par les professeurs de langue. Heureusement qu'il y avait le Livre de Poche et la bibliothèque municipale! Nous piochions à l'envi dans la littérature mondiale ou autochtone sans retenue et parfois sans discernement. Au besoin, il nous arrivait, d'emprunter à titre définitif quelque livre, aux enfers d'une librairie. En fin de troisième, sans l'influence directe de nos maîtres, nous avons effectué nos premières escapades métaphysiques, commencé à digérer Stendhal, Proust, Gide, Mauriac, négligé Claudel et Valéry, découvert Sartre et Camus romanciers, mais notre préférence allait à Kafka, Hesse et surtout à Salinger et Scott Fitzgerald.

Nous allions vivre l'après-1968 au lycée, hantés d'espérances artistiques et culturelles. Nos aînés ne parlaient que de révolution et voyaient des fascistes et des indics de tous côtés, mais ils nous parlaient aussi de Barthes, Guattari, Foucauld, Deleuze, Derrida, Reich, Lacan, et nous faisaient découvrir la collection 10/18 de Bourgois ou les éditions Seghers. Nous regardions vers l'Amérique tout en lisant Maïakovski et les futuristes russes. Cette jeunesse d'autrefois avait

besoin de modèles plus que de maîtres. Notre démarcation élitiste faisait que tout auteur, même le plus illisible, était susceptible de nous révéler les mystères de notre Moi abyssal. Notre égotisme était à la fois faim de connaissance, d'art et de culture et soif de modernité. La voie était définie, il fallait devenir des intellectuels!

Sur un air de révolte, nous mélangions sans vergogne existentialisme, structuralisme, freudisme, anthropologie, philosophie allemande et romans noirs. Nos préférences allaient vers les écrivains qui mettaient leur rage à pulvériser les éléments, à confondre le Ciel et la Terre. La discipline s'était assouplie, avec nos professeurs descendus de leur chaire nous pouvions échanger entre deux portes sur le TNP, le festival d'Avignon ou sur le dernier roman à lire mais, revenus en cours, leur mine assombrie semblait porter le deuil de nos divagations intellectuelles. Ils nous signifiaient que la récréation était finie et que nous allions affronter des échéances bien plus importantes que nos émois juvéniles. La perspective de devenir des ouvriers de la littérature tels qu'eux ne répondait plus alors à nos exigences. Nous ne supportions de comparaisons qu'avec les grands auteurs! S'il nous venait d'attaquer le programme à la pioche comme on s'en prendrait à un bloc de granit, ils nous accusaient de rendre hiéroglyphique ce qui était clair, de nous prendre pour des psittacistes égarés dans les lettres, des Pangloss qui, à force d'avoir trop lu, s'imaginaient qu'ils avaient la connaissance infuse. Un souffle glacial refroidissait nos illusions. Pour nos maîtres, le Moi était haïssable. Malgré tout, ils étaient certains que notre indigence subjective pouvait donner quelques fruits. Nous n'étions ni si frivoles ni si dédaigneux pour l'ignorer. Nous concédions qu'il nous fallait étudier les procédés annexes d'expression, entrer dans la forêt des signes sans se prendre pour un Sainte-Beuve ou un Renan. Pour leur complaire, nous opérons des forages dans nos Lagarde et Michard, plagions les notes de bas de page de nos classiques Hachette. Un pied dans les certitudes, un pied dans le vide, nous progressions en nous réjouissant de nos points d'hérésie.

Plus tard, nous aborderions les études supérieures avec un idéal d'universelle compréhension ayant appris en même temps que la rigueur de l'écriture que les livres n'étaient pas des tirelires que l'on casse pour en extraire ce qui complait. Même les oraisons funèbres de Bossuet pouvaient nous procurer un plaisir intellectuel aussi vif que les connivences subtiles avec nos auteurs favoris car la littérature n'est ni une simple visite de musée ni un outil qui se nourrit de nos facultés, mais une extension du domaine de la vie.

Aujourd'hui, si maints professeurs déplorent que leurs élèves traitent la culture littéraire comme le fardeau d'un cartable d'écolier, il y aura toujours, sans qu'ils le sachent, quelques-uns parmi leurs cancre pour la considérer comme un butin précieux. Ils doivent se souvenir qu'au temps des vibrations du corps et des émois du cœur: « Il ne suffit pas de lire que les sables sont doux. Je veux que mes pieds nus le sentent » (Gide).



n° spécial - 1<sup>er</sup> mai 20

# UN PRINTEMPS DERRIÈRE LES BARREAUX



La fleche désigne les deux fenêtres de ma salle de classe.

## « À contre-courant »

En 1983 je fus nommé, à ma demande, instituteur au centre de détention sanitaire de Liancourt (Oise). Ce furent deux belles années, intenses et utiles. Le directeur me proposa de créer un journal dont j'assurerais la rédaction avec les détenus. Ainsi naquit *À contre-courant*, mensuel de 16 pages. Le rédacteur en chef, Alain L., avait passé une licence d'histoire à Fleury-Mérogis. Notre marge de manœuvre était mince mais notre propos

n'était évidemment pas de dénoncer le système carcéral, ni de traiter de cas individuels – de ces deux ans, je me refusai toujours à avoir à en connaître. Mon boulot était d'enseigner. J'obtins des autorisations de sortie pour que deux rédacteurs puissent aller vendre le journal le samedi sur le marché. En 87, à Paris, je tombai sur Alain L. Il avait été libéré et, m'avoua-t-il, le journal l'avait lancé dans un goût immodéré pour l'écriture...

Parmi les livres de ma bibliothèque, j'ai retenu :

- « *À travers les barreaux* »  
Caryl Chessman 2
- « *L'astragale* », Albertine Sarrazin 5
- « *Victor Dojlida, une vie à l'ombre* »  
Michèle Lesbre 8
- « *Gabrielle Russier : Lettres de prison* »  
Raymond Jean 10
- « *Q.H.S.* », Roger Knobelspiess 13
- « *Médecin-chef à la prison de la Santé* »  
Véronique Vasseur 16
- « *Le bruit des trousseaux* »  
Philippe Claudel 18
- « *De la prison à la révolte* », Serge Livrozet 20
- « *Prison* »  
François Bon 23
- « *Revenir à Liancourt* »  
Alphonse Boudard 26



Caryl Chessman, «*À travers les barreaux*», Presses de la Cité, 1963. Titre original: «*Trial by ordeal*», [Ordalie, jugement de Dieu], Prentice-Hall, 1955. – 360 pages, plus de 500.000 signes.

1. «*Cell 2455 Death row*», 1954. Il publiera en 57 «*The face of Justice*» («*Face à la Justice*») et, en 60, un roman, «*The kid was a killer*» («*Fils de la haine*»).

## Caryl Chessman – «*À travers les barreaux*»

Le nom de Caryl Chessman est le premier, à la fin des années 50, qui amena le mot de justice à ma conscience d'adolescent. Les journaux en parlaient car, depuis dix ans, il défiait la Justice américaine. Condamné à mort en 48, il purgeait sa peine dans la prison de San Quentin (Californie) et avait réussi plusieurs fois à voir son exécution remise au dernier moment. Il avait publié un livre qui avait eu un grand retentissement, «*Cellule 2455, Couloir de la mort*»<sup>1</sup>. Malgré les protestations, il sera finalement exécuté le 2 mai 1960, à trois semaines de son 39<sup>e</sup> anniversaire.

Il aura eu une enfance difficile, entre une mère paralysée suite à un accident de voiture et un père suicidaire (en raison de ses mauvaises affaires, il était charpentier). Adolescent, Caryl connaîtra les maisons de redressement en raison d'actes de délinquance (vol de voiture, cambriolage, «*enlèvement*»...). Il est arrêté en janvier 48 après une course poursuite avec la police qui reconnaît en lui le «*bandit à la lumière rouge*», auteur de vols et de viols. Il signera des aveux qu'il dénoncera par la suite comme extorqués

sous la violence et n'obtiendra jamais d'être rejugé. Or, depuis la juridiction du bébé Lindbergh, l'enlèvement est passible de la peine de mort.

On peut voir, sur internet, la vidéo partielle d'une conférence de presse donnée par Chessman en novembre 59, quelques heures avant l'heure prévue pour son exécution. Il s'y déclare opposé fermement à la peine de mort mais pas pour des raisons humanitaires, simplement parce qu'*elle ne résout rien*. Il y déclare aussi que *le Chessman de 59 n'a plus rien à voir avec celui de 48*. Et, bien sûr, il récusé publiquement les accusations formulées contre lui. Il parle calmement, d'une voix ferme mais paisible. Étienne Lalou, qui commente le document, évoque les *mœurs américaines* dont cette séquence est la preuve, mais il parle là de la possibilité offerte à un condamné à mort de s'exprimer publiquement, pas de la façon dont la Justice est rendue en ce pays.

Évitons de suite les malentendus: l'écho public donné à l'affaire Caryl Chessman n'a rien à voir avec la mobilisation mondiale pour Sacco et Vanzetti (1927).

Ce second livre se compose de trois parties. La première et la dernière racontent le quotidien de sa vie dans le Couloir de la mort; la seconde présente une typologie des condamnés à mort.

Contrairement à ce que l'on pourrait craindre en se lançant dans cet épais volume, on ne s'y ennue pas car Chessman, même lorsqu'il décrit (trois fois en 54-55) ses dernières heures avant l'exécution, n'est pas confiné dans le morbide; il garde une lucidité et une distance, les mêmes qu'on le voit exprimer dans la vidéo de l'Ina. Certes il nous livre le détail de ses démarches juridiques et l'on est vite perdu dans les méandres de l'appareil judiciaire que le fédéralisme du pays complexifie, mais les détails du quotidien nous rattachent à quelque chose de sensible et de solidaire.

Sensible quand il évoque Frances et ses enfants. Frances est une jeune femme qui vint habiter avec ses enfants chez le père de Caryl, pour l'aider dans sa fin de vie. Elle tombe amoureuse de Caryl, ils se fiancent, et cette pensée d'un avenir possible sera d'un grand recours pour le condamné<sup>2</sup>.

Solidaire car, dans ce sinistre

mouroir, Chessman prête volontiers son appui aux autres condamnés dans leurs démarches. Il les regarde sans affectivité excessive mais avec une grande humanité.

Les faits qu'il exprime sur la façon dont s'exerce la Justice sont irréfutables<sup>3</sup>. Ainsi le verdict du «châtiment tacite» appliqué en Californie: «... si un accusé est déclaré coupable de meurtre, la loi laisse toute latitude au jury de fixer comme peine la perpétuité ou la mort. Mais [...] le juge qui dirige les débats est autorisé à indiquer au jury que, s'il veut infliger une condamnation à perpétuité, il doit le stipuler dans son verdict; mais que, s'il a le dessein d'infliger la peine capitale, il doit garder le silence et ramener simplement un verdict de culpabilité».

De même quand il dénonce la sensibilité extrême des procureurs – qui sont élus – à l'opinion publique et à la presse.

Autre «bizarrerie» du Code pénal américain: son article 2602 proclame que «Un individu condamné à mort est considéré comme civilement décédé à partir du moment où la sentence est prononcée»!

Caryl Chessman est donc civilement décédé le 06.07.1948!

2. «J'eus un parloir à découvrir avec Frances dans le bureau du sous-directeur. Ses yeux étaient bordés de rouge et brûlés par l'insomnie. Elle était à bout de résistance, mais ne voulait pas se laisser aller.

Avec des phrases paisibles, je l'amenai à penser à autre chose qu'aux terreurs dispensées par les titres des journaux et aux tourments qui menaçaient de l'engloutir. Je la fis me parler de Cheryl et de David [ses enfants]. Ces minutes furent à nous seuls et puis notre délai expira.»

3. «[à propos du titre 209 du code pénal californien, la loi dite du Petit Lindbergh] Il ne faut pas croire que le titre 209 ne s'applique qu'au kidnapping traditionnel. Il peut envoyer à la mort ou au bagne à perpétuité un simple voleur à la tire, car le seul fait de saisir quelqu'un et de le faire bouger quelque peu tombe sous la définition légale du kidnapping. Et si la victime résiste, le moindre usage de la force fera que les sévices joueront.»

4. « Bill Cook émerge sans le sou et sans ami d'une enfance de cauchemar et d'un séjour en prison. Il n'avait guère plus de vingt ans. Trapu, courtaud, un œil toujours plus que mi-clos, il n'éprouvait aucune espèce de sentiment susceptible de le réchauffer et ne se sentait rattaché à rien. Il était seul dans un univers hostile.

[...]

Bill Cook n'éprouvait aucune tendresse pour l'autorité; mais il n'était pour cela ni agressivement belliqueux ni intraitablement aigri. Le fait est qu'il n'eut jamais maille à partir avec aucun des autres condamnés et que, pas une fois, il ne commit la moindre infraction au règlement de la prison. Pendant la promenade il se mêlait à nos groupes. J'ai eu avec lui plus d'une longue conversation. Il lisait toutes sortes de bouquins [...] et, en matière de géographie, sa passion, il était indiscutablement très renseigné. »



Chessman est-il un écrivain? J'aimerais avoir lu son roman, « Fils de la haine », pour en parler complètement parce qu'ici, bien sûr, la situation de l'auteur pèse terriblement.

Ce qui est indéniable, c'est qu'il a un sens journalistique de la formule. Le livre ouvre par: « Vous mourez seul – mais on vous regarde mourir ». Ailleurs, à propos du rôle de la presse: « Ce sont les phrases qui fabriquent les monstres ».

Autre signe: sa capacité à renouveler son expression. Il écrit deux fois la scène finale de l'exécution.

« Ils vous font entrer dans la chambre aux huit murs verts et vous garrottent sur l'une de ses deux chaises métalliques à dossier droit. Puis ils s'en vont, en scellant la porte derrière eux. Déclenché, le gaz mortel monte en spirales avides de trouver vos poumons. Vous aspirez les exhalaisons incolores et fatales. L'univers se désintègre sans bruit. C'est seulement pendant un instant affreux que vous planez en liberté: une vague noire, épaisse et sans appel, a tôt fait de vous engouffrer. » [p. 11]

« On aspire les fumées mortelles. La tête vous tourne. On tire sur ses liens et l'obscurité se referme sur

vous. On expire, on aspire de nouveau. La tête vous fait mal. On éprouve une douleur dans la poitrine. Mais mal de tête ou de poitrine ne sont rien. À peine en a-t-on conscience. On perd connaissance. Votre tête retombe en arrière. Pendant un seul et bref instant seulement, vous flotez en liberté. Rapide, le voile est tiré. Toute conscience est à jamais partie. Votre cerveau privé d'oxygène, le corps livre encore à la mort pendant dix minutes une bataille perdue d'avance. » [p. 259]

On le voit: points de vue différents – le second texte est plus intériorisé; trois mots en commun: *aspirer, flotter, liberté*; deux expressions en vis-à-vis: *sans appel* et *une bataille perdue d'avance*. Dans le livre, Chessman transcrit une troisième fois cette scène, à travers le récit, par un journaliste, de l'exécution de Sampsell. On a également trois scènes de testament et d'adieux. L'auteur, là encore, adopte des angles d'écriture différents. Le monde extérieur est peu présent (le Couloir de la mort est clos) et la description ne trouve à s'exprimer que dans de brefs portraits de détenus. Portraits précis, vigoureux, non dénués de sensibilité<sup>4</sup>. □

## Albertine Sarrazin – «L'astragale»

Albertine Sarrazin meurt en 1967, à trente ans, dont huit passés en prison. Abandonnée à sa naissance et confiée à l'Assistance publique à Alger, elle est adoptée à deux ans par un médecin militaire. Victime d'un viol (par son oncle) à dix ans. Revenue en Métropole avec ses parents, elle reçoit une éducation très stricte (son père finit par la placer en maison de correction). À partir de 53 elle tombe dans la délinquance. En 57, elle s'évade de la prison de Doullens et se brise l'astragale. Un homme la prend en stop: Julien Sarrazin. Lui aussi délinquant, il devient son mari. Entre méfaits, arrestations et prison, elle semble trouver une brève stabilité avant de décéder en cours d'opération<sup>5</sup>. Elle laisse trois grands romans<sup>6</sup> et des poèmes. En avril 2015, sort «L'astragale ou l'étrange destin d'Albertine Sarrazin»<sup>7</sup>, film de Brigitte Sy. Leïla Bekhti joue Albertine, avec une troublante modernité, à quoi ajoute le noir et blanc des images.

En cette occasion, Télérama écrit du roman: «Il faut lire ce roman à vif, redécouvrir cette langue unique, aussi claquante et

organique que le titre. [...] Plus que tout, c'est la violence de son écriture, pleine d'élançements, d'écorchures, de contractions, qui sidère le lecteur d'aujourd'hui. Albertine Sarrazin écrit comme elle souffre.»

Ce qui me frappe à la relire d'un trait aujourd'hui (ma première lecture date de l'été 68 qui fut, à tant de titres, celui des découvertes), c'est précisément que je ne saurais mieux la dater que «d'aujourd'hui». Par la vivacité du style: «*Le ciel s'était éloigné d'au moins dix mètres.*» en est la première phrase; «*N'importe, je marche: précédant le flic, je descends l'escalier, en claudiquant à peine.*» la dernière. On relève de suite l'importance des notations physiques et l'usage du présent.

La langue est si vivante qu'elle ne se répète pas. Voyez comme elle parle de sa blessure:

«... je rencontrai, au niveau de la cheville, une grosseur étrange, qui enflait et pulsait sous mes doigts...» [p.5]

«... deux fois, trois fois, j'essaie de poser le talon: la foudre s'éveille, me traverse la jambe.» [7]

«Le premier pas est un fer rouge, le deuxième en gélatine...» [8]



Albertine Sarrazin, «L'astragale», Jean-Jacques Pauvert, 1965 – 185 pages, 300.000 signes.

5. *Le médecin et l'anesthésiste en service lors de cette opération seront condamnés pour homicide involontaire, sur plainte de Julien Sarrazin.*

6. «La cavale» (65) et «La traversière» (66), chez Jean-Jacques Pauvert.

7. «L'astragale ou l'étrange destin d'Albertine Sarrazin», réal. Brigitte Sy; scénario Serge Le Péron; avec Leïla Bekhti et Reda Kateb.

Une précédente adaptation avait mis en scène Marlène Jobert dans le rôle d'Albertine: «L'astragale», de Guy Casaril (1968), avec Horst Buchholz (Julien).

8. «Ma tête tourne, je n'avais pas bu depuis trois jours. Je prends mon verre, puis je le repose: pour ce verre-là, je veux attendre le tchin-tchin de nos retrouvailles [Julien sort de prison]. Les précédents sont bus, éclipsés et rincés, et celui-ci est inscrit, intact, dans le décor dont les accessoires s'assemblent, pièce à pièce, depuis que je suis là, assise, à fixer la pendule au-dessus du comptoir. Sept heures moins cinq: dans cinq minutes, j'arrête le film. Les gens de la gare, les voitures qui se faufilent, les sifflements et les fumées de la voie proche, tout est écriin autour de moi, moi que je voudrais épingleur, comme un clip, quelque part où je scintillerais. L'ombre se dilue ce soir, et le soleil m'inonde... Sept heures moins trois. Je ne lèverai plus les yeux vers cette pendule, ni vers le va-et-vient de la porte de la terrasse. Julien va venir dans une de ces bouffées de gens, mes yeux l'attendent, baissés, aveugles; je ramène mon regard, mes mains et mes pieds, je me pelotonne et à nouveau l'entour glisse avec les secondes, sans m'accrocher: du fluide sur du lisse, du vague sur du flou... [...] Je n'ai pas perdu la boussole, hello! Julien.» [174]

«Puis, machinalement, je pris appui sur le talon pour me lever, et ce que je ressentis alors fut si atroce, si désespérant, que j'abandonnai et laissai mon pied retomber dans l'ombre et la boue.» [14]

«... ma cheville menait grand tapage, fondait en rigoles incandescentes à chaque pulsation de mon cœur...» [16]

«... la forge de ma cheville ... illumine toute la traverse...» [16]

«Mon pied avait cessé de crier, comme un chien qui après avoir longtemps hurlé dans la nuit est admis à entrer dans la maison et s'endort près du feu.» [19]

Après l'hospitalisation:

«... un poids d'une inertie et d'une raideur extraordinaires, un membre rebelle et sourd, un morceau de bois vivant sans souci de moi...» [21]

«... dans ma cheville, soudain, quelque chose s'éveillait en chuintant, comme l'eau qui fuse d'un tuyau percé; d'autres sources se mettaient à gicler, puis toutes se rejoignaient et coulaient en se faufilent dans mon corps. Ou bien, la douleur faisait sa pelote au-dessus du talon, se roulant et se distordant lentement lorsque la boule était prête [...], elle se brisait avec une sensation de lumière; et les éclats, traversant mon pied à toute

allure, venaient exploser, en étoiles aussitôt éteintes, au bout des orteils.» [26]

«D'ailleurs, l'explosion n'est même plus douloureuse: c'est une seconde intense, attendue, où il suffit de ramasser l'attention et de serrer secrètement les mâchoires, tout en gardant les lèvres écartées en sourire...» [38]

Ce long exemple pour dire la sensualité de l'écriture et à quel point les mots fouillent pour dire au plus juste les sensations. Celles d'une jeune femme accrochée frénétiquement à la vie: «Le silence se mit à hurler, une épaisseur de cris me boucha la gorge; je regardai mon pied, noir et blême, mon pied qu'on allait jeter à la poubelle. Et soudain, je réalisai combien je tenais à chaque cellule, à chaque goutte de mon sang, combien j'étais cellule et sang, multipliés et divisés à l'infini dans le tout de mon corps: je mourrais s'il le fallait, mais tout entière.»

Et quand elle parle de son amour pour Julien, elle touche au lyrisme<sup>8</sup>: «Je voudrais vider ma tête, mes tripes et mes veines, laver et brosser indéfiniment ma peau. Je voudrais que Julien m'emplît toute, qu'il disposât de moi...» [171]; «Je voudrais dormir, être minérale, être bloc autour de mon

*cœur qui bondit et court devant moi: choisis-la, Julien, la route qui est moi, sautes-y à pieds joints et que je porte à jamais chacun de tes pas.»* [173]; *« Cette chose qui passe et crépite de son corps au mien, quelle est-elle, d'où est-elle née? »* [175]

Il faut dire un mot de la tranche de vie (malgré le mot *roman* qui figure sur la couverture, ce livre est très largement autobiographique) que raconte «L'astragale». L'évasion et la blessure, l'intervention miraculeuse d'un petit malfrat qui sauve Albertine, la planque, la fait opérer, la mène à la guérison et, bien sûr, l'aime. De l'héroïne elle dit l'amour violent qu'elle ressent pour Julien, mais aussi la prostitution, parce qu'il lui faut vivre à Paris, le vol d'une importante somme d'argent (elle dérobe la clef du bureau à l'un de ses amants de passage) et, dernier paragraphe, son arrestation au moment même où elle va retrouver Julien.

Tout ceci écrit avec vivacité, légèreté. Pour répréhensibles que soient ses activités, elle ne se départit jamais d'un sens moral et surtout, qui balaie tout, elle exprime une volonté forcenée de vivre, de surmonter tous les obstacles, de ressurgir du plus pro-

fond, elle avance... Elle est d'une sincérité sans faille. Elle traduit au plus juste ce qu'elle ressent, ce qu'elle éprouve<sup>9</sup>.

Elle a un sens aigu de l'observation et ses portraits ont la précision d'un dessin de caricaturiste. Telle Annie (une de ses planques): *« Depuis le matin, heure par heure, j'ai vu surgir du peignoir et des bigoudis la fille de joie: de maigres, ses jambes deviennent spirituelles, par la cambrure du très haut talon, le fendu de la jupe entravée; la basque du tailleur arrondit les hanches, coupe la ligne anguleuse des fesses et des iliaques. Les cheveux se mettent à bouffer et à reluire, la bouche rosit et gonfle, amenuisant les dents; à petits coups rapides de brosse à rimmel, les yeux s'ourlent d'une herbe langoureuse ».*

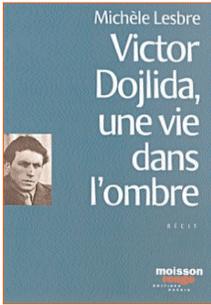
Dans «La traversière», elle exprime clairement la conscience qu'avec l'écriture sa vie vient de basculer:

*« ... cette nuit pendant que je dormirai ... un homme me découvrira, me dénudera comme une amante; il fera l'amour avec mon livre, il aura dans les mains, dans les yeux, dans la tête ma vérité toute nue enfin. Comme c'est bon, comme ça fait battre le cœur, le premier lecteur... ».* □

9. Elle raconte son anesthésie. *« Je pense, je pense à toute allure depuis que la Major a rabattu le drap sur ma fesse, après y avoir injecté, très lentement, très difficilement, le contenu d'une grosse seringue. Je masse l'emplacement de la piqûre pour faire circuler cette nouvelle douleur: il semble qu'on ait coulé dans ma hanche et ma cuisse des plaques et des rigoles de plomb. Peu à peu, le tourbillon s'apaise dans mon crâne, comme s'arrête la roue des loteries de foire: maintenant, les images tournent très lentement, hésitent avant de se fixer, cependant que les murs et le plafond s'éloignent en un flou pesant; l'air qui m'entoure se solidifie et tombe en gros paquets inconsistants sur le carrelage, une taie noire sort de mes paupières... »* [53]



Julien et  
Albertine  
Sarrazin



Michèle Lesbre, «*Dojlida, une vie dans l'ombre*», éd. Noésis (Agnès Viénot éd.), 2001. Puis éd. Sabine Wespieser, 2013. – 75 p., moins de 100.000 signes.

10. «*Selon toi, c'est la complicité du directeur de l'usine qui permet ton arrestation. Un matin de bonne heure, ta mère te réveille, un contre-maître te demande, il veut t'emmener à l'usine.*

*"... En bas des cités, j'ai vu une traction. Ça s'est passé comme dans les films: quand j'ai approché de l'usine, j'étais encadré, c'était fini... On m'a emmené au commissariat de Jœuf, jusqu'en milieu d'après-midi; après les Brigades spéciales nous ont conduits, les autres et moi, à la prison Charles-III de Nancy. Il y avait aussi Guillaume et Claudine... (Que sont-ils devenus?) À la prison Charles-III, j'étais avec les mineurs. J'avais dix-sept ans. Le 26, le juge Chiny donne le motif d'accusation: "terroriste communiste"... »*

## Michèle Lesbre – «*Victor Dojlida, une vie dans l'ombre*»

Michèle Lesbre est une très belle romancière, sensible et retenue. Elle a écrit quatre romans policiers quand elle signe ce livre, avec lequel elle change d'univers littéraire pour nous donner ensuite «*Le canapé rouge*» ou «*Écoute la pluie*»...

C'est dire si j'attendais beaucoup de ce témoignage sur la vie de Victor Dojlida. Témoignage car elle l'a fréquenté longuement et enregistré.

Qui est ce Dojlida? Il a trois ans quand, en 1929, ses parents polonais émigrent en Lorraine. Trieux puis Homécourt, petite ville de Meurthe-et-Moselle, dans le quartier des Baraques. Le père qui travaillait à la mine a été licencié pour avoir pris part à des manifestations. Il retrouvera du travail dans les aciéries. Victor obtient son brevet en 1939, tout comme Rina, la petite Italienne, son amoureuse – mais il refuse de faire sa communion.

Dès le début de la guerre, il franchit la ligne de démarcation pour procurer des vivres de première nécessité et va jusqu'à subtiliser un stock de grenades

abandonnées par les Allemands. C'est tout naturellement qu'il adhère aux FTP-MOI (Francs-tireurs et partisans de la main-d'œuvre immigrée). Il n'a pas 17 ans.

Avec cette organisation armée, il participe à de nombreux sabotages. En 43, envoyé à Paris pour livrer des grenades à la Résistance, il sauve de la noyade un médecin militaire allemand qui, plus tard, fera commuer sa condamnation à mort en déportation. Le 23 février 1944, il est arrêté, lors d'une perquisition, par l'agent de police français Reuter<sup>10</sup>. Prisons: le Cherche-Midi, Fresnes, le camp du Struthof, Dachau...

De retour des camps, il entame des démarches pour obtenir sa naturalisation. Stupeur: il tombe sur Reuter, réintégré dans ses fonctions. Il lui casse la figure. Vont s'ensuivre, par des enchaînements inévitables – condamnation, emprisonnement, braquage de collabos... – quarante années derrière les barreaux. Il sort enfin de Poissy le 26 septembre 1989.

Assigné à résidence en région parisienne, il y décède en 1997.

Le personnage est fort, un dur à cuire irréductible. «Après quarante ans derrière les barreaux pour avoir braqué des collabos en 1945 et tenté maintes fois de s'évader, il n'avait rien perdu de sa rage. Le désir de faire justice, d'en découdre, le tenaillait toujours. Il avait le sentiment de ne pas avoir réglé ses comptes. Il est mort en colère. C'est éminemment bouleversant et respectable.»

Mais, disons-le franchement, le livre n'est pas à la hauteur des ambitions. D'abord parce qu'il ne définit pas son genre. La biographie est notoirement incomplète – pas un mot de témoignage, ou presque, sur les camps ni la prison! Ces quatre décennies restent parfaitement une ellipse. Ensuite parce que l'auteure n'en fait pas, comme François Bon dans «Prison», un livre personnel, un livre qui dise vraiment en quoi cette histoire serait aussi la sienne<sup>11</sup>. Certes elle dit son émotion mais cela ne dépasse jamais le stade des phrases «toutes faites»: «*Le 26 septembre 1989 au matin, à Poissy, il faisait beau, comme souvent en septembre quand l'été ne veut pas mourir.*

*Un petit homme était là, aburi sans doute, trapu et fragile. Libre. Cinquante ans plus tôt, le 1<sup>er</sup> septembre 1939, Hitler avait envahi la Pologne et la France mobilisait. C'était presque le début de cette longue histoire pour moi.»* L'été qui ne veut pas mourir comme métaphore de Dojlida, c'est un peu facile. Quant à ce rapprochement de cinquante ans, c'est aussi aller chercher bien loin...

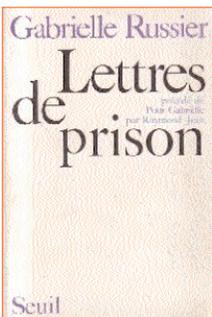
Michèle Lesbre s'embarque d'ailleurs sans ligne directrice dans ce récit: trois pages sur le voyage vers la Lorraine, alors que plus jamais elle n'évoquera en quoi la Lorraine aurait pu façonner la personnalité de Dojlida... Lors d'un second voyage, elle évoque la prison de Château-Thierry (Dojlida n'a rien à voir avec elle) où les travaux de restauration (après une tempête) attendent, elle a cette phrase qui me stupéfie: «*Si La Fontaine revenait dans sa ville natale, peut-être écrirait-il une fable sur le sujet*» car enfin cela n'a rien à voir avec son sujet!

J'ai vraiment le sentiment d'un livre qui ne se trouve d'ailleurs jamais. Nous en sortons sans entendre la voix de Dojlida, alors que l'auteure l'a enregistrée des années durant. □

11. «Aujourd'hui, presque trois ans après ta mort, j'éprouve avec force le besoin d'évoquer notre rencontre et ce qui la rend si importante à mes yeux, car ton histoire se confond, d'une façon à la fois exemplaire et dramatique, avec tout ce qui fut la vie des immigrés dans la France de l'entre-deux-guerres. Ceux qui ont combattu pour la libération de la France occupée n'ont guère été remerciés, quand ils n'ont pas fait les frais de la xénophobie et, parfois, d'un cynisme absolu.

Et il n'est pas question d'entreprendre sans toi ce qui n'a pu être fait avec toi, il s'agit simplement de mémoire, de celle qui nous concerne tous, que chaque individu porte en soi, et sans laquelle l'histoire de nos vies se déroulerait dans la nuit profonde. J'espère très sincèrement qu'en écrivant ces pages, je saurai rendre hommage à ton inextinguible et légitime colère.»





## Gabrielle Russier – « Lettres de prison »

*Gabrielle Russier, « Lettres de prison », précédé de « Pour Gabrielle » de Raymond Jean, Le Seuil, 1970. – 125 p., environ 170.000 signes.*

*12. André Cayatte en tira un film, « Mourir d'aimer », sorti dès 1971, avec Annie Girardot et Bruno Pradal dans les rôles-titres.*

*La chanson éponyme de Charles Aznavour fut composée avant le film. Elle ne figure pas dans la version française.*

*13. Raymond Jean (1925-2012), romancier et essayiste, fut longtemps professeur à l'université d'Aix-en-Provence, où il eut Gabrielle Russier pour élève. Il est notamment l'auteur de « La lectrice » (adapté au cinéma par Michel Deville).*

Gabrielle Russier a 31 ans en 1968. Elle enseigne au lycée Saint-Exupéry de Marseille. Elle est divorcée de son mari et élève leurs deux enfants. Elle entretient une liaison avec un de ses élèves de seconde, Christian Rossi, âgé de 16 ans. Les parents de ce dernier, eux-mêmes enseignants à l'université d'Aix, tout d'abord consentants, finissent par déposer plainte. Gabrielle Russier est incarcérée aux Baumettes en avril 69 pour quelques jours puis pendant huit semaines. Le procès a lieu en juillet 69. Verdict : 12 mois avec sursis, ce qui tombe sous le coup de l'amnistie présidentielle (Pompidou vient d'être élu). Le Parquet fait alors appel *a minima*. Gabrielle Russier, après un séjour en maison de repos, revient chez elle à Marseille le 30 août. Le 1<sup>er</sup> septembre elle se suicide. On ne peut aujourd'hui comprendre le retentissement qu'eut « l'affaire Russier » sans la resituer dans le contexte haineux de l'après-68<sup>12</sup>.

Comprendre, c'est préciser l'objet de ce livre dont il faut tout de suite dire que c'est un « grand » livre. Que composent deux ensembles très diffé-

rents : un « plaidoyer » de Raymond Jean<sup>13</sup>, « Pour Gabrielle », et une sélection de trente-six lettres adressées par cette dernière, à partir de son incarcération, à différents interlocuteurs.

Admirable est le texte de Raymond Jean. Par sa langue, d'une précision fulgurante, par la profondeur et les précautions de sa réflexion, par l'empathie puissante dont il témoigne. On croirait lire une plaidoirie de Badinter, ce qui n'est pas rien pour les gens de ma génération.

Il commence par décrire avec minutie les circonstances dans lesquelles il fut amené à développer des relations de travail avec son étudiante : un projet de mémoire sur le Nouveau roman, notamment autour de Claude Simon. « *Je ne peux pas oublier aujourd'hui Gabrielle, à la fois maladroite et dévorée de curiosité, tour à tour timide et impulsive dans ses questions, cherchant à mieux comprendre, à mieux surprendre l'homme qui avait écrit des textes qu'elle avait longtemps scrutés, à lire en lui comme en ses livres...* »

Il parle sans éluder de ce qu'il pressent de son caractère.

Il évoque chez elle « une certaine exigence intérieure qui pouvait la conduire à une étrange forme de dépassement de soi », qu'il reformule en « une tentation permanente des extrémités et des limites » – une certaine forme d'idéalisme qui s'exprimera pleinement dans sa pédagogie. Il insiste sur sa volonté : « Elle savait ce qu'elle voulait. Elle avait un grand appétit de réalisation de soi et de prise sur les autres ». En quoi il décèle les raisons de sa séparation conjugale, « ...une jeune femme qui, s'étant mariée tôt et ayant eu des enfants, éprouve le besoin de corriger une expérience, jugée aliénante, d'épouse et de mère de famille par la conquête d'une indépendance ». Difficile de saisir ce qu'une telle situation, aujourd'hui banale, pouvait avoir d'encore facilement scandaleux il y a presque un demi-siècle. Ce portrait très fouillé pour dénoncer ce que la presse de droite fit de Gabrielle Russier : une névrosée, une caractérielle, une femme capotieuse.

Il développe ensuite les aspects pédagogiques de l'enseignante qu'elle fut et comment mai 68, auquel elle prit part, valida et rendit en quelque sorte public son amour pour ce jeune garçon

aux allures d'homme et à la maturité affirmée. « Dans ce climat Chris était un élève comme les autres, mais désigné pour accomplir ce à quoi toute la classe tendait obscurément. [...] la classe entière se reconnut en lui et assumait le lien qui l'unissait à Gabrielle. »

Il revient sur l'insupportable acharnement du procureur<sup>14</sup> – dénonçant au passage l'usage abusif et inexplicable de la détention provisoire en contradiction avec le Code civil – que seule pourrait expliquer une injonction de l'université à prononcer une peine qui assurât la radiation définitive de Gabrielle.

Il dénonce avec véhémence le rôle de la presse de droite et de la presse à scandale – mais n'est-ce pas la même ? « La presse a joué un rôle très précis dans le désespoir et la démoralisation de Gabrielle. Ce qui s'est passé après sa mort s'était déjà passé avant, mais à ce moment-là elle était présente pour lire les journaux et y voir son histoire répercutée, déformée, dénaturée ou, plus simplement, étalée. » Il a cette formule qui claque encore aujourd'hui : « On lui a fait payer mai très cher ». L'affaire Russier renvoie bien, aussi, à la lutte des classes. Mais silence retentissant de *L'Humanité*...

14. « Mais, tout de même, qu'est-ce que cette Justice qui, le soir du 10 juillet, décidait avec une froide détermination de tourner la loi d'amnistie promulguée par le président de la République à l'occasion de son entrée en fonction ? Car – c'est parfaitement clair pour tout le monde – si le procureur général d'Aix, par l'intermédiaire du procureur de Marseille et de son substitut, interjetait appel a minima, c'est parce qu'il estimait que Gabrielle n'avait pas été assez condamnée et qu'il fallait obtenir une nouvelle condamnation, assez forte pour la soustraire au bénéfice de l'amnistie. Dans ce cas, elle aurait été vraiment punie : on aurait pu, en particulier, la sanctionner dans sa vie professionnelle, chose qu'elle redoutait par-dessus tout. "Il fallait, pour cela, a déclaré textuellement le substitut, une inscription au casier judiciaire pour faciliter l'action disciplinaire et l'éloignement de son poste" (l'Express, 29 septembre 1969). Donc, les magistrats ont fait ce qu'il fallait. »



15. *Initiales des destinataires: A, Albert, un ami; RJ, Raymond Jean; M, Michel, son mari; G.T., Gilberte T., sa collègue.*

16. *Dernière lettre à Raymond Jean.*

«5 juin 1969.

*Votre lettre du 25, reçue hier.*

*Trop tard maintenant plus rien ne sait me faire sourire je voudrais être encore capable de vous dire que je ne regardais pas ailleurs.*

*Mais le côté expérience est terminé depuis longtemps.*

*Mais ce que je détruisais, c'était ce qui m'étouffait. Depuis un an, j'essayais de survivre.*

*Je ne sais plus.*

*Je voudrais qu'au moins ce qui m'arrivera serve aux autres. Le SNES d'Aix voulait vous voir, D. me l'a dit. Faites-le pour le principe. Par droiture républicaine.*

*Et puis aussi, si vous voulez bien, le souvenir de Claude Simon.*

*À la mémoire de Chloé.*

*J'en suis au point que je voudrais que demain matin cela se termine comme l'Étranger mais ici c'est impossible. Il y a l'absurde, sans fin. Je suis écrasée par le rocher. Il devait être trop lourd pour moi.*

*Oubliez-moi, je ne suis plus moi-même, je crois que je ne serai plus. Écrivez des livres.*

*Gabrielle»*

Et, pour rendre leurs noms aux gens à qui il est si facile de se dissimuler derrière leur fonction, le recteur était Paul Franck, Marcel Caleb le procureur général et Bernard Palanque le juge d'instruction. Au cimetière, le pasteur leur déclara: «*Juges humains, face à Dieu vous avez perdu votre procès*».

Venons-en aux lettres de Gabrielle Russier. Il y en a trois à une amie d'enfance, quatre à Raymond Jean, cinq à un camarade d'études, trois à ses parents, quinze à sa voisine et collègue, six à son mari. Toutes, même les dernières, sont superbement écrites, rédigées, elles comportent souvent des références littéraires. Elles permettent surtout de sentir l'évolution intérieure de Gabrielle. Sa première brève incarcération, elle a l'énergie de la surmonter et de presque s'en amuser. Son état d'esprit est le même au début de la seconde, dont elle ignore quelle sera la durée: «*Depuis hier je suis seule en cellule, tu ne peux pas savoir comme je suis mieux. [...] J'ai retrouvé pour un moment ma vitalité en retrouvant ma coquille d'escargot, un refuge.*» [15.05, A.] «*Me voici logée... en l'Hostellerie*

*des Baumettes...*» [16.05, R.J.]

Mais très vite, le désespoir s'abat sur elle: «*Je ne vois plus la fin de ce désespoir, tout s'embrouille dans ma tête... C'est psychologiquement que c'est dur...*» [28.05, M.] «*Ne m'en veuillez pas, je suis à bout de forces [...] J'ai peur pour les enfants. J'ai si peur.*» [30.05, G.T.]

Avec ses parents, elle reste discrète sur ce qu'elle endure, protectrice: «*... je voudrais vous donner ma sérénité du moment, vous dire que je vous attends, et que rien ne peut nous arriver. Avec le sourire.*» [13.05] «*Attendez-moi, je reviendrai, pas trop démolie je l'espère. Et si je suis trop démolie, j'essaierai de redevenir tendrement votre Gabrielle.*» [27.05]

Après le procès, elle part à La Rocouvrance pour se reposer. Elle semble apaisée. «*Je vous embrasse, ainsi que votre maman. Dites-lui que son aide nous a permis de gagner une bataille, et qu'elle nous permettra de gagner la guerre...*» [27.08, G.T.] «*Je t'embrasse, en te disant à bientôt, et en souhaitant que tout ceci s'apaise et que tu n'aies pas eu tort d'avoir confiance en moi.*» [27.08, M.]

Cinq jours plus tard... □

## Roger Knobelspiess – « Q.H.S. »

Roger Knobelspiess, né en 47, a l'adolescence délinquante. Son frère y perd la vie. Condamné en 72, grâcié par Mitterrand, réincarcéré en 83 – il nie ces deux braquages – il est acquitté en 86. Pris en flagrant délit en 87, il est finalement libéré en 90. Il est devenu comédien et écrivain. Il était, dans les années 80, emblématique de l'idéal de justice de la Gauche au pouvoir. Il aura passé vingt-six ans de sa vie en prison, dont huit en quartiers de haute sécurité, les fameux Q.H.S., ouverts en 1975 (Jean Lecanuet, Garde des sceaux) et supprimés en 1982 par Badinter.

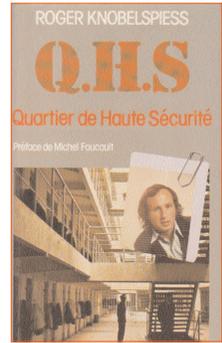
Ce livre a été soutenu par le Comité de défense de R. Knobelspiess (Michel Foucault, Jean Genêt, Glucksmann, Montand, Simone Signoret, Claude Mauriac), par le Syndicat de la magistrature, le Syndicat des avocats de France et l'Association des juristes démocrates. Je l'indique pour souligner que les propos de l'auteur sont dignes de foi. Car la lecture a quelque chose de terrifiant, notamment si on la rapproche des propos tenus par le Président de 75, Giscard d'Estaing, qui avait déclaré que *la*

*prison ne [devait] être que la privation de liberté.* On jugera de l'écart entre l'intention et la réalité...

En 1971, après la répression qui s'est abattue sur la Gauche prolétarienne et son organe *La Cause du Peuple*, Michel Foucault, Jean-Marie Domenach (revue *Esprit*) et Pierre Vidal-Naquet (historien, militant actif contre la torture en Algérie) constituent le Groupe d'information sur les prisons (GIP).

Dans sa préface Foucault écrit « Voici un rude document. [...] Ce n'est pas le livre d'un prisonnier sur la prison en général: il vient d'un point névralgique du système pénitentiaire. D'un point précis et nouveau: ce qu'on appelle les Quartiers de haute sécurité »<sup>17</sup>. Le ton est donné: ce livre est un réquisitoire. Et, comme tout réquisitoire, un certain ton le porte et il développe une argumentation fouillée.

Ce « fleuron » qu'est le QHS est né, ne l'oublions pas, après la flambée des prisons, l'été de 74 – qui fit huit morts parmi les détenus. Or, en 77, voici le sinistre bilan pénitentiaire: « Quarante-six suicides en 1976. Cinquante-



Roger Knobelspiess, « QHS, quartier de haute sécurité », préface de Michel Foucault, Stock, 1980. – 230 p., environ 210.000 signes (+ annexes).

17. « Sur le lit il y avait le paquetage administratif: trois couvertures, deux draps, une serviette, un gant de toilette, un savon de Marseille, une cuillère en plastique, une fourchette en plastique et un couteau également en plastique. La cellule: 3,50m de long sur 2 mètres de large, doubles barreaux et grillage, une table scellée au mur (40 centimètres sur 80), un placard mural, un lavabo, un W.-C., un tabouret scellé devant la table, un lit de camp scellé sans ressort avec une paille, les murs ripolinés en gris et blanc. »

[...]

« Interdit de se voir entre codétenus, de se passer le moindre journal, de se dépanner mutuellement en se prêtant un paquet de tabac, des timbres pour écrire... »

18. « D'entrée [la] conception [du QHS] vous annonce la couleur. Le silence parle. Les blindages parlent. L'isolement parle: ici vous ne pourrez rien faire, rien espérer. On vous dit: nous avons le temps, tout notre temps, tout le temps qu'il faut pour vous dresser, vous faire renoncer à réfléchir. La «privation sensorielle» ne laisse échapper personne. Elle vous brise, morceau par morceau, effiloche votre résistance quand vous sentez s'endormir votre mémoire, désorienter vos sens, ramollit votre corps, détériore votre organe sournoisement, fait tourner à vide votre capacité de penser, régresser votre intelligence. »

19. « La psychiatrie en prison, c'est la prison plus le pouvoir en doses de neuroleptiques. Ici la destruction se mesure au milligramme, sans laisser aucune trace: cette psychiatrie-là n'a même pas l'alibi d'être curative. Elle est totalement détournée, utilisée exclusivement comme auxiliaire de la police, faire-valoir médical. Pour chaque détenu, il y a une étiquette terminologique toute faite, d'où les visites au rendement. Il n'est pas concevable, pas tolérable qu'un détenu puisse continuer à poser des problèmes à l'intérieur de la prison. C'est anormal, à proprement parler: alors, empressée, la psychiatrie accourt. »

six en 1977. Trente-huit depuis le début de l'année. Au total, en un an et demi, cent quarante et un morts entre les murs ».

Ce que dénonce avec véhémence Knobelspiess, c'est que le QHS n'est pas un instrument au service de la Justice: il est totalement discrétionnaire et ne dépend que du directeur de la prison. En ce sens il constitue une seconde peine qui se surajoute.<sup>18</sup>

Il a une pique d'un humour cinglant à l'égard du Garde des sceaux, nommé à ce poste peu après son élection à l'Académie française: « Avec les Q.H.S., l'académicien Alain Peyrefitte a trouvé ici son remède au mal français! » (allusion à un essai dudit, portant ce titre, paru avec succès en 1976).

Mais l'essentiel du livre est une analyse méthodique de tous les éléments relatifs aux QHS.

Depuis les motifs qui y mènent: ne pas cesser de critiquer le régime pénitentiaire (Jean Vasserot), grimper à un arbre pour protester contre une punition (Taleb Guerfi), se plaindre de la nourriture (Jean-Claude B. ou Roger H.), contestation (Roger D., André L., Roland B.)...

La durée, initialement limitée

à trois mois, est vite dépassée: six mois, huit mois, un an, deux ans... Le tout, encore une fois, sans que la Justice soit saisie!

Knobelspiess analyse aussi les soins apportés: « Les soins apportés aux détenus ne sont jamais préventifs et rarement curatifs. Ils servent à justifier que quelque chose est fait, humanitairement, pour les détenus. On ne daigne les soigner avec plus de vélocité que devant les signes évidents de la mort, de l'incurabilité. Là, la machine médicale se met froidement en marche pour célébrer son office humanitaire, sachant parfaitement qu'il est trop tard, et que c'est au fond peu de chose ». Il insiste sur les soins psychiatriques<sup>19</sup>: « Ils [les psychiatres] ne se penchent pas sur leurs problèmes, n'essaient jamais de les comprendre. Ils n'ont que l'idée fixe de les neutraliser pour éviter des complications à la pénitentiaire, et surdosent des médicaments miracles pour les normaliser: obéissance, soumission, adaptation aux règles de la société... » « L'entretien [avec le psychiatre] n'a pas duré plus de dix minutes, c'est la consultation au rendement. L'un des traits principaux de la psychiatrie en prison. » « Ne pas s'adapter à la prison est devenu un nouveau crime à punir. »

Mais le pire, si l'on peut dire, parce que non seulement il échappe à toute décision de Justice mais parce qu'il est connu de tous, couvert par les autorités et absolument contraire au droit français, c'est l'usage de la violence physique comme système d'asservissement.

*« À la Santé, quand ils descendent un homme au mitard, ça ne se discute pas. Ils sont six ou sept à le descendre, n'importe comment. Que sa tête cogne contre les marches, qu'importe? Ils sont couverts. »*

Château-Thierry, mercredi 10 janvier 1979. Grève au bâtiment A pour protester précisément contre les brimades et tabassages. Toute la prison est consignée dans l'attente. De quoi? *« Il y a des gendarmes en tenue de combat avec le fusil d'assaut sur le dos, des C.R.S., des flics, des matons en civil, tout le monde est armé: fusils, grenades lacrymogènes, pistolets, lance-grenades, casques, boucliers, matraques. Ils sont au moins deux cents. [18 détenus sont en grève.] Il y a un type en civil avec un manteau élégant qui dirige les opérations. C'est le procureur de la République. »*

Les opérations? *« Un chef se place en tête du cortège des*

*cogneurs. Un surveillant ouvre la porte et c'est la ruée vers le réfectoire du bâtiment A. [...] La porte est ouverte. Les détenus sortent comme des mouches dans la cour. Ils sont immédiatement saisis par les forces d'intervention qui les frappent et les couchent au sol en leur assenant des coups de matraque et des coups de pied avec leurs rangers. Ils sont environ dix assaillants pour un détenu. Ceux-ci sont littéralement assommés. Ils sont ensuite traînés sur le dos jusqu'au rond-point où les surveillants en tenue et en civil leur infligent une raclée déchaînée. Les matons hurlent des bordées d'insultes. Ils ont des visages rouges, terreux, violacés, les yeux furieux. Ils frappent à toute volée. »*<sup>20</sup>

Ajoutez à cela les inépuisables tracasseries administratives pour retarder ou interdire le courrier, ou pour retarder de jour en jour le droit à visite... Une réalité que seuls de rares journaux – *Libération* principalement, et *Le Canard enchaîné* – évoquent en donnant la parole à des détenus.

Il faudra attendre 1982 et un Garde des sceaux nommé Robert Badinter pour que les QHS soient fermés ou transformés en quartiers d'isolement au régime moins inhumain. □

20. « Cette curée dure vingt minutes. Tous les détenus sont enchaînés dans le dos et bouclés en cellule. Les forces de l'ordre se replient, tout sourires pour avoir si rapidement ramené cette situation à la normale. Un brigadier et trois surveillants passent dans les cellules pour une correction supplémentaire et individuelle sur les détenus enchaînés. Mon codétenu m'a raconté comment il a vu le brigadier recagner l'un d'eux, lui infliger une sévère correction, lui tapant la tête sur les murs, hurlant: « Tu veux que je te tue maintenant, dis, tu veux que je te tue, grosse merde, c'est toi qui as monté la tête aux autres! » Et bing! Des coups dans la gueule avec le mur qui en rend un deuxième. Il était tout abasourdi, le visage en sang, comme tous les autres. À bout de souffle, il a murmuré pardon et le brigadier avec son équipe a continué sa tournée en le rebouclant. »





Véronique Vasseur, «Médecin-chef à la prison de la Santé», Le Cherche Midi, 2000. – 210 p., 300.000 signes.

21. «La Santé, c'est une ville dans la ville où règnent la saleté, la détresse, la maladie, la perversité... Illogique, irrationnel, incompréhensible, c'est un monde à part, coupé de la vie. Comment peut-on, dans ces conditions, imaginer une quelconque réinsertion? Que peut-on espérer d'une personne déjà fragile psychologiquement qui passe plusieurs années entre son lit et la télé, dont la seule distraction est de se regarder le nombril, et dont la seule vision se réduit à la crasse de sa cellule, à sortir dans une petite cour où il ne pousse pas un brin d'herbe? Il devient paresseux et assisté. La seule pensée de sortir de ce cauchemar le fait paniquer. [...] C'est plus qu'une punition, c'est l'impasse totale, la bouteille qu'on vous coupe brutalement. [...] C'est notre ghetto, notre honte.»

## Véronique Vasseur – «Médecin-chef à la prison de la Santé»

Docteur en médecine, Véronique Vasseur entre à la prison de la Santé en 1992. Elle en est nommée médecin-chef l'année suivante. La publication de son témoignage, en janvier 2000, a un profond retentissement et contribue à la création de deux commissions parlementaires. À la suite de menaces de mort et de diverses diffamations, elle quitte ses fonctions à la Santé et entre, en octobre 2000, à l'hôpital Georges-Pompidou. Soutien de Nicolas Sarkozy lors des présidentielles de 2007, elle échoue par deux fois aux législatives et se retire de la vie politique.

Cette dernière remarque vaut surtout parce que tout, à la lecture de son livre-témoignage, témoigne d'une «sensibilité de gauche». Je trouve rassurant qu'elle puisse être ainsi partagée par des responsables politiques de droite.

Son livre se présente comme un journal (non daté, sauf par grandes périodes). Elle y relate le quotidien dans la prison parisienne de la Santé<sup>21</sup>. Deux éléments contribuent puissamment à donner force à son témoignage.

Le premier est qu'elle ne sort jamais de son rôle de médecin. Elle examine toutes les situations du point de vue médical et ne confond jamais son rôle avec celui de la Pénitenciaire. Elle obtiendra d'ailleurs que le personnel de santé soit rattaché à l'hôpital public. «Une odeur effroyable, une saleté épouvantable, des déchets de nourriture par terre. Du tuyau de la buanderie s'échappe une vapeur impressionnante. Les murs des cellules suintent, ruissellent d'eau. Je comprends pourquoi beaucoup de détenus souffrent d'asthme, de maladies de peau, de bronchites, rhinites, sinusites, etc.»

Le second élément tient à sa «mesure», à l'honnêteté avec laquelle elle avoue ses impuissances, voire ses compromissions: un juge d'instruction attend un détenu pour une reconstitution; or il est au bloc, prêt à être opéré! «On le retire de la salle d'opération, on lui enlève les perfusions et on le ramène à la Santé. Il sera opéré plus tard.»

Ces deux qualités, exactitude des faits et justesse de l'analyse, rendent son livre irréfutable.

Un mot du quotidien, tant il paraît invraisemblable. *«Ils sont tous angoissés, stressés et, bien sûr, innocents. Ils réclament des douches, des pilules pour dormir, des pommades... Beaucoup ont des maladies de peau, des pustules, des plaques et bubons divers. Un petit café et on recommence. Consultation en quartier haut. Des malades plus sérieux, et toujours la même demande, la même souffrance... [...] On me montre une liste de médicaments périmés à donner en priorité. Je suis atterrée.»*<sup>22</sup>

Les suicides et les tentatives, et notamment par l'ingestion de tout ce qui peut s'avalier: *«C'est incroyable ce qu'ils peuvent avaler: lames de rasoir, clés, pièces de monnaie, pinces à ongles, couteaux, fourchettes, cuillers, vis, boulons, clous, lunettes... Parfois, dans certains ventres, on retrouve une véritable batterie de cuisine.»*

L'équipement médical? La situation est catastrophique: *«À part le matériel radio qui est neuf et un bel électrocardiogramme, nous n'avons absolument rien!»*

Quant au personnel... *«L'assistant dentaire est un surveillant volontaire, formé en quelques heures sur le tas, qui n'a aucune notion d'hygiène. Le préparateur*

*en pharmacie est un Contrat Emploi Solidarité n'ayant aucune formation. Le pharmacien est un appelé du contingent...»*

Beaucoup d'illusions tombent. Les fameux QHS prétendent supprimés: *«En fait, seul le nom a changé [pour quartier d'isolement]. Là, les détenus ne voient strictement personne en dehors des surveillants et de leur avocat. Ils sont enfermés dans des cellules individuelles minuscules et froides où les meubles sont fixés au sol. Être enfermé dans cet endroit pendant plusieurs années parfois provoque des troubles du comportement: le contact devient difficile, voire impossible. Les isolés appellent la torture blanche.»*

Véronique Vasseur dit aussi ses émois, ses fous rires, ses bonheurs, tous liés aux situations dans lesquelles son service a réussi à sauver un détenu, à le soulager d'une terrible souffrance.

Plus encore que l'hôpital psychiatrique, la prison demeure le dernier lieu obscur de la société, les oubliettes, le cul de basse-fosse. Le lieu hors humanité que nous tolérons. Peu de politiques le savent réellement, aucun ne l'énonce avec une rigueur aussi précise et indiscutable que Véronique Vasseur. □

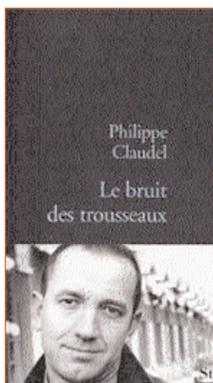
22. *«Journée chargée. 9h: un infarctus. On appelle vite le Samu, le patient part en réanimation. 9h30: une suspicion de tuberculose. Il faut isoler le détenu tout de suite, organiser la prévention et rechercher les codétenus. Le patient parti tout à l'heure avec le Samu revient: de nouveau douleur thoracique. Électrocardiogramme modifié. Il repart et cette fois l'hôpital le garde.*

*Un gréviste de la faim arrive à l'infirmierie. Il déclare: «Non, je ne mange pas, que du métallique! J'ai avalé depuis dix jours un coupe-ongles, un couteau, et aujourd'hui une fourchette!» La radio confirme. Il part aux urgences se faire retirer la fourchette par fibroscopie. Avant de revenir à la Santé, il a avalé la clé du bureau des infirmières et à montré ses fesses dans le couloir. Le service téléphone, ils n'en veulent plus.*

*Nouvelle urgence. Un détenu asiatique est recroquevillé dans le couloir et se tient le sexe. Il a été ligoté et bâillonné par ses codétenus vietnamiens. Ils lui ont enfoncé une brosse à dents aiguisée dans le sexe! [...]*

*Des examens de laboratoire arrivent. Je tombe sur ceux d'un séropositif en trithérapie depuis six mois. Les examens sont bizarrement normaux. [...] Il a menti.»*

## Philippe Claudel – « Le bruit des trousseaux »



Philippe Claudel, « *Le bruit des trousseaux* », Stock, 2002. – 106 p., 85.000 signes.

23. « *La prison avait une odeur, faite de sueurs mijotées, d'haléines de centaines d'hommes, serrés les uns contre les autres, qui n'avaient le droit de se doucher qu'une ou deux fois par semaine. Relents de cuisine aussi, où l'ail, le lard frit et le chou dominaient.* »

« [en classe] Les odeurs de sueur, de transpiration, les odeurs de pied. L'absence totale d'hygiène de certains mineurs qui portaient de jour en jour les mêmes vêtements. L'acreté, au-delà de la puanteur, qui s'en dégageait. Mon impossibilité parfois de les approcher. »

Philippe Claudel, né en 1962, agrégé de Lettres, choisit d'enseigner plus de dix ans à la Maison d'arrêt de Nancy. Dans ce livre, il compose une succession de très brefs tableaux dont la juxtaposition donne à sentir la vie à l'intérieur de la prison. Il a déjà publié « *Meuse, l'oubli* » et « *Quelques-uns des cent regrets* » et travaille à l'écriture des « *Âmes grises* ».

« *Le bruit des trousseaux* » n'a ni l'ambition, ni le statut, ni le souffle de ces romans. C'est un livre très humble, un témoignage. Il procède par petites touches disjointes, sans ordre mais, bien sûr, son écriture est déjà en place : avec une grande économie de moyens, il y exprime sa sensibilité retenue et sa façon jamais appuyée de toucher du doigt les points vulnérables. On ne peut toutefois pas l'exonérer d'une certaine superficialité ni d'une certaine facilité dans la construction : le choix de très brèves images fait inévitablement « impression » mais ne permet pas de développer analyses ni réflexions suivies. Nous n'apprenons par exemple rien de l'utilité de l'enseignement en milieu carcéral. Ce serait un peu la différence

entre un sujet tourné pour une grande chaîne publique et un documentaire pour Arte...

Il y a de la naïveté chez le jeune enseignant qui se met en tête d'écrire une pièce de théâtre avec les détenus avant de se rendre compte que « *La cellule, on est toujours dedans, et on est encore dedans en écrivant ça, on n'en sort jamais* ». Il découvre que la fiction est fondamentale dans un atelier d'écriture!

Mais la langue de Claudel est belle et pleine de charme, malgré la dureté de la situation<sup>23</sup>. « *La lettre qu'un détenu attend. La fin de peine qu'un détenu attend. Le colis qu'un détenu attend. Le parler qu'un détenu attend. L'avocat qu'un détenu attend. La convocation du juge qu'un détenu attend. La date du procès qu'un détenu attend. La nuit qu'un détenu attend. Le pas du gardien qu'un détenu attend. Le mari assassiné que l'épouse attend. L'attente. Les heures et les jours de l'attente.* »

Claudel intervient dans une maison d'arrêt, là où les détenus attendent leur jugement. La discipline y est beaucoup plus contrainte que dans un centre de détention, et la population

carcérale beaucoup plus instable. Un travail à long terme y est impossible. D'où sans doute cette stratégie d'écriture.

Ce qu'il dit de la télévision, à la fois seule «évasion» possible et abrutissement assuré, est tout à fait exact<sup>24</sup>. Il a une belle image qui dit précisément ce qu'est la prison : *«La prison ressemble à une usine. Une grande usine qui ne produirait rien, sinon du temps limé, broyé, réduit, des vies étouffées et des mouvements restreints. Les détenus figuraient d'étranges ouvriers, sans machines, sans musettes, mais qui suivaient des horaires, des chemins, des consignes. Les gardiens parfois avaient des allures de contremaîtres.»*

Lui aussi finit par tourner à vide : *«Mon usure, au fur et à mesure que les années passaient. Ma fatigue à me rendre à la prison, et puis ce jour, où je suis resté dans ma voiture, devant l'établissement, sans pouvoir me décider à y entrer...»*

Très juste, sa compréhension du mensonge généralisé parmi la population carcérale : *«On ment pour exister un peu plus, et on ment pour continuer à se supporter»*. Une remarque évidente pour toutes les personnes en grande difficulté, telles celles que

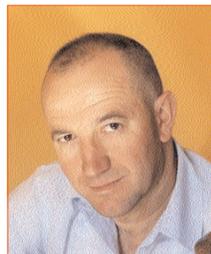
je fréquente, ces temps-ci, parmi les «sdf» du Loiret. Quand la réalité est inavouable, il faut bien s'en inventer une.

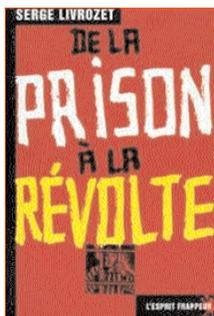
Cette Maison d'arrêt accueille aussi une population féminine. La naissance d'un bébé est une bénédiction : *«... l'enfant avait plusieurs mères, qui se penchaient sur lui, se souciaient de lui, lui parlaient, l'embrassaient, lui souriaient, le cajolaient. Tout le quartier femmes vivait un peu au rythme de ce nouvel être, de ses cris, de ses pleurs, de ses biberons, de ses rires.»*

Bien sûr la vision de Claudel sur le monde carcéral est très lacunaire. D'une certaine façon, il n'est pas exempt du romantisme qui s'attache au «mauvais garçon». On le sent souvent ébranlé par le cas de certains de ses élèves. Ceci m'étonne au plus haut point car, pour ma part, je me suis toujours défendu d'avoir à connaître du dossier pénal des miens. La tâche de l'enseignant est beaucoup plus humble : il ne s'agit «que» de faire la classe. Ce serait vanité d'imaginer plus.

Mais, pour qui ne sait rien du monde carcéral, «Le bruit des trousseaux» peut être une bonne introduction, sensible et quand même «soft». □

24. «Dans la plupart des cellules, la télévision fonctionnait plus de vingt heures par jour. La majorité des détenus passaient ainsi le temps, usant jusqu'à la corde les programmes et leurs yeux [...] Souvent, les détenus qui venaient en cours ne pouvaient pas travailler en cellule, «à la maison», comme nous disions entre nous en riant : la télévision marchait du matin au soir, une bonne partie de la nuit, et ils ne pouvaient que la subir. «Même avec des boules de papier mâché dans les oreilles et un mouchoir noué sur les yeux, je n'arrive pas à l'oublier», m'avait dit un jour un détenu.»





Serge Livrozet, *« De la prison à la révolte »*, Mercure de France, 1973. – rééd. L'Esprit frappeur, 1999 – 170 p., 225.000 signes.

25. « La notion tout à fait relative de bien et de mal que la société essaye d'inculquer à chacun de nous prend chez le voleur une tournure complètement différente. Le bien n'est pas le respect de la morale sociale, mais celui d'une certaine manière de vivre en marge; le mal n'est pas de contrevenir à la loi, mais d'enfreindre un code tacite de l'honneur, qui trouve sa source dans une observation rigoureuse de la parole donnée. Cela peut paraître simple et primaire. Mais c'est souvent propre. Nous avons besoin d'une règle de vie: nous avons substitué la nôtre à celle que la société n'a pas su ou n'a pas pu nous imposer. »

Né en 1939, Serge Livrozet connaît la prison à 22 ans pour une série de cambriolages. Il y découvre l'écriture. Militant d'extrême-gauche, il sera réincarcéré après 1968 pour des raisons « politiques » (atteinte à la propriété). Il fonde ensuite avec Michel Foucault le *Comité d'Action des Prisonniers*, puis le quotidien *Libération*. Il le quitte à l'arrivée de Serge July. Militant irréductible, il connaît à nouveau neuf mois de préventive pour crime avant d'être acquitté...

La préface de Foucault est très confuse. Elle ouvre sur le nom de Lacenaire dont la figure fut certes romantisée par Stendhal, Dostoïevski ou Lautréamont mais qui n'en demeure pas moins un assassin sans lien aucun avec Livrozet même si, selon le philosophe, « *il reprend le fil d'un discours que les censeurs de Lacenaire [ses écrits furent en effet censurés] auraient voulu interrompre.* »

La lecture de Livrozet ne lève pas l'ambiguïté tant le propos est sans nuance et, disons-le, d'un simplisme de militant. Certes on ne peut qu'acquiescer quand il écrit: « *On ne naît pas délin-*

*quant: on le devient.* ». Mais de là à le suivre sur son portrait de délinquant-révolté qui s'insurge à juste titre contre le « *bourrage de crâne parental et pédagogique* » persuadé que « *l'illégalité seule est révolutionnaire* » et que « *90% des voleurs ont commis leurs délits à cause d'une vision exacerbée (c'est-à-dire une vision naturelle, nullement déformée par les lunettes éducatives) du monde peu reluisant qui les entoure* »<sup>25</sup>...

L'auteur en vient ensuite à sa propre expérience: « *Avant* », « *Pendant* » et « *Après* ».

### **Avant.**

Il a une façon désarmante de parler de son enfance: « *Papa ne fut jamais là pour m'administrer les fessées qui auraient fait de moi un enfant obéissant et, plus tard, un homme discipliné, prêt à dire amen à toutes les autorités.* »

Apprentissages, petits boulots... comme tous les autres: « *choisir un petit boulot qui ne leur plaisait pas, tout comme moi. Et cependant, ils se tiennent là, soumis et placides, avec leur petite vie au jour le jour, leur inquiétude éternelle du lendemain, leur souci de survivre et de procréer pour que*

la race des esclaves ne s'éteigne pas». Il commet son premier larcin: un rétroviseur pour son vélomoteur.

Il évoque ensuite son engagement volontaire dans l'armée à 18 ans – curieux, non?, pour un révolté! C'est l'Algérie, il a la bravade de dire qu'il n'y serait pas parti... Larcins pour améliorer l'ordinaire et prison militaire. «*Il me semblait normal d'aspirer à la possession des choses que la société s'acharnait à me faire admirer et, par suite, convoiter.*» Il trouve à se justifier de sa non-sélection des victimes: «*Je débutais et je ne pouvais pas si rapidement et par moi-même avoir l'idée de m'en prendre à des gens assez riches pour supporter sans dommage d'aucune sorte un petit prélèvement parafiscal*». Ce qui s'appelle s'arranger avec la morale...

C'est dans la prison militaire que, pour la première fois, il ressent l'envie d'écrire. Ce sera un mauvais poème, il le confesse.

### **Pendant.**

L'auteur raconte là ses incarcérations successives mais il livre aussi une critique acerbe du système judiciaire. Il oppose bien sûr les rapports et études «*rédigés par des technocrates imbus de sta-*

*tistiques*» et le témoignage de ceux qui vivent de telles expériences. Il dénonce les latitudes du Code de Procédure Pénale qui, pour tous les articles peu ou prou favorables aux détenus, comportent des clauses restrictives ou suspensives: l'exemple le plus flagrant en est que la cellule individuelle est affirmée comme la règle... jamais ou presque respectée<sup>26</sup>.

Il passe ensuite en revue le personnel judiciaire. À commencer par les avocats, dont le seul moteur lui apparaît la cupidité (il accuse le sien de s'être fait payer deux fois, dont une par sa mère). «*On a beau être échaudé et sceptique, c'est plus fort que soi, il y a des mots qu'on aime entendre, car ils rendent un peu de cet espoir que l'on croyait disparu à jamais.*»

Sur la magistrature – il dénonce le théâtre que sont aussi bien la correctionnelle que les assises – personne ne trouve grâce à ses yeux. Les juges? Ils sont de deux sortes: «*les progressistes et les conservateurs*». Victimes, dans tous les cas, d'une incapacité matérielle à connaître tous les dossiers qu'ils ont à traiter. Quant aux jurés, leur inexpérience les prive de toute autonomie de pensée.

26. «*Les cellules de trois, ou quatre détenus, sont dans la majorité des cas des pièces individuelles aménagées (ou non) ultérieurement pour recevoir un peu plus de monde. On imagine sans peine, j'espère, l'espace vital dont chaque homme bénéficie dans de telles conditions. Et pourtant, même dans ces cas, il advient encore couramment que l'on glisse un prisonnier avec son éternelle paillasse dans une de ces cellules déjà surpeuplées. Le comble, c'est que certains occupants de ces réduits à rats trouvent encore le moyen de transformer cet habitat exigü en atelier, pour y effectuer les travaux passionnants déjà évoqués. Les cellules minuscules se mettent alors à servir à la fois de dortoirs, de réfectoires, de cabinets de toilette, de cabinets tout court et d'ateliers. Ajoutez à ce tableau les feuilles méthodiques des surveillants, et l'on possèdera une petite idée du capharnaüm dans lequel on fait vivre les prisonniers durant des mois, des années, histoire de les amender.*»

27. «La vérité, c'est que les nantis, et à travers eux les juges, savent fort bien à quoi s'en tenir. Ils n'ignorent pas que derrière les vols se cache la révolte de l'esclave et que, si tous les misérables volaient, ils ne tarderaient pas à perdre ces richesses et ces privilèges établis sur la soumission du pauvre et la passivité des gens. Ils comprennent, avant le voleur lui-même, que ce dernier est réellement le seul à s'attaquer à la source même de toutes ces injustices sociales qui se perpétueront aussi longtemps qu'il y aura un riche et un malheureux.»



La Justice est bien selon lui, *in fine*, une affaire de classes sociales<sup>27</sup>.

Il se raconte ensuite et cette évocation serait très intéressante si je n'avais encore en tête la préface de Foucault incriminant précisément que ce récit est ce que la société tolère aux détenus.

### Après.

Livrozet évoque les difficultés de tous ordres pour normaliser sa situation professionnelle et locative quand on sort de prison. Sa réaction s'accompagne d'une réflexion profonde sur la société, ce qu'il nomme le passage à l'état de révolte. «*Le seul combat valable est celui qui vise à la modification profonde des structures sociales, de manière qu'elles cessent de favoriser l'épanouissement de quelques privilégiés au détriment des différentes catégories asservies de la société, et qu'elles assurent enfin à chacun sans distinction une vie décente d'homme libre.*»

Il s'insurge contre la générosité qui tient le plus souvent lieu de réflexion: «*Croit-on sincèrement qu'il soit possible d'humaniser nos prisons dans une société qui n'est même pas capable d'humaniser ses hôpitaux, ses logements, la retraite des vieux...?*»

On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que son passage au PCF ait été aussi bref (il se dit scandalisé de sa participation à la présidentielle de 1965).

### Les révoltés.

Ce bref épilogue (12 pages) à ce que l'auteur appelle sa «démonstration» en révèle ce qui, d'emblée, était perceptible: la confusion. Aucune cause n'est à la hauteur de sa révolte intérieure, aucun courant politique. Il finit même par écrire «*Je ne crois pas aux pauvres, je ne crois pas aux riches*» alors qu'il en a fait l'essentiel de son argumentation. Il redécouvre ce que l'on apprend dans tous les résumés de Karl Marx: «*Il ne suffit pas d'être prolétaire ou un quelconque exploité pour se révolter, mais il faut encore et surtout en avoir conscience*»!

Voici un ouvrage qui me laisse perplexe. Sur Serge Livrozet je ne connaissais que ce qu'en disaient quelques articles du *Nouvel Obs* et j'en faisais le chantre d'une révolte contre le système pénitentiaire. Je découvre beaucoup de verbiage, une sorte de jargon soixante-huitard sur lequel il apparaît difficile de construire une contestation raisonnée. □

## François Bon – « Prison »

« Car nous ne savons rien de clair, nous errons. » Ainsi s'ouvre ce livre que je tiens pour l'un des plus forts de François Bon.

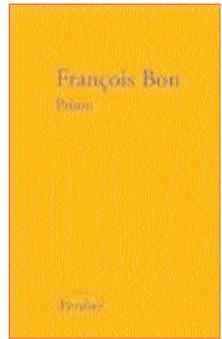
Pour l'anecdote, sa parution souleva un semblant de polémique sur le droit de l'auteur à « utiliser » des écrits issus d'ateliers d'écriture. Elle s'éteignit à l'instant même, tant ce livre est de François Bon et tant l'image qu'il donne des écrivains est d'une belle empathie. Belle et empathique.

C'est le troisième ouvrage qu'il tira de son activité d'animateur d'atelier d'écriture, après *Sang gris* (1991, avec des lycéens de La Courneuve) et *C'était toute une vie* (1995, atelier à Lodève). À mêler ainsi son écriture à celle de « publics » en difficulté, il avoue « perdre [s]a langue » [interview au Matricule des anges]. Dans ce même entretien, je suis frappé de sa « naïveté » au contact des détenus. Je le disais empathique – et tout le livre en témoigne –, je pense surtout au choix qu'il fait dans la conduite de son atelier : il ne privilégie le témoignage, il ne travaille jamais l'écriture – «...les phrases... que je leur remettais la semaine suivante, dactylographiées

et mises en page mais sans rien de changé, rectifié ou modifié... » Je ne partage absolument pas ce point de vue dont les risques sont une trop forte mise en avant du factuel délictueux (ce qu'ailleurs on nomme le sensationnalisme) et une psychologisation non maîtrisée – car l'animateur d'atelier d'écriture n'est pas un thérapeute. D'où la nécessité de se mettre à distance et de travailler la fiction. Ne pas le faire, c'est comme proposer, en maison de retraite, que les résidents écrivent leurs souvenirs...

J'arrête là ce qui peut apparaître comme une polémique pour dire à quel point tout, dans ce livre, à la fois ce qui est raconté et le style du récit, tout donne à sentir de l'intérieur la réalité du milieu carcéral – ce à l'extérieur de quoi reste par exemple le livre de Claudel.

Dans *Prison*, François Bon nous donne à entendre une bonne part des textes écrits à la prison de Gradignan en 97. De nombreux extraits, voire textes intégraux, nous sont donnés à lire. Y compris avec leur orthographe d'origine, comme si les



François Bon, « Prison », Verdier, 1997. – 115 p., 185.000 signes.

28. Texte de Christian. « Un jour je rendais visite à mon frère qui habitait dans un immeuble de mon quartier. ... Il y avait une fille, je ne la connaissais pas. Mais à force d'aller chez mon frère, nous sommes montés ensemble dans l'ascenseur. Je me suis demandé qu'est-ce que je pourrais lui dire. Dans le coup, je suis reparti sans lui adresser la parole. Nous nous sommes perdus de vue car elle avait déménagé, et plus tard je la revois. Je ne lui ai rien dit encore une fois. Elle est descendue du bus et elle m'a fait un signe de la main qui me faisait comprendre au revoir. Suite de cela, le lendemain matin, je me réveillai, et prenant le bus pour aller au Grand Parc pour savoir si je pourrais la revoir... malheureusement je ne l'ai jamais revue. ... Enfin tout ce que je sais, c'est que je ne l'oublierai jamais. »

29. Même page, texte de François Bon. « *Lui, Christian ... monte chaque jour voir son frère et souvent donc croise cette fille à qui il n'a jamais parlé, parce qu'il n'aurait pas osé ... et puis un jour ils sont dans l'ascenseur ensemble et il aurait voulu mais, dit-il, l'ascenseur s'est arrêté avant. Puis la vie vous sépare, on ne monte plus voir son frère ou bien il habite ailleurs ou bien elle, nous nous sommes perdus de vue car elle avait déménagé, et puis une autre fois, sortant de prison dit-il, une fois que j'étais sorti de prison, dans le bus qui rejoignait le centre ville à la cité ... il l'avait revue et regardée, ils ne s'étaient pas parlé mais en descendant, et donc alors que c'était trop tard, elle lui avait souri disait-il mais il n'était pas sûr, elle l'avait donc reconnu pensait-il mais sans savoir si oui, et depuis chaque fois que dans le double bus à soufflet il refaisait le voyage de la cité c'est son visage qu'il cherchait, à elle à qui il n'avait donc jamais parlé, jamais osé, la cherchait mais ne l'avait pas revue ... »*

fautes elles-mêmes ajoutaient de la crédibilité.<sup>28 & 29</sup>

Le livre est divisé en six parties.

I. Il évoque la mort de Brulin, qui a pris part à cet atelier et venait d'être libéré. Peu après, l'auteur du coup de couteau s'assiera à la même table pour écrire. F.B. ne parviendra pas à surmonter cette situation et cessera son activité (il l'écrit).

II. À partir d'un atelier autour de Cendrars, F.B. détaille trois textes dans lesquels on retrouve la même voiture, une Ford Cosworth. L'animateur réécrit sous sa plume les textes des détenus en citant des extraits significatifs.

III. Succession de portraits de détenus participant à l'atelier, et d'anecdotes. « *Lui parle très bas parce qu'il n'est pas sûr de la juste prononciation des mots qu'il a appris d'oreille et donc on est devant lui juste séparé par la table de bois jaune et ce n'est pas lui qui met sur le papier les mots un à un dictés. On est là bouche à bouche quasiment pour deviner et il a les épaules basses et mauvaise haleine et quand on entre et qu'on se serre la main il a les mains moites.* »

IV. Autour d'un détenu surnommé Ciao, de son texte et des conversations sur l'idée de la

route. « *C'est ça, faire de la route. Aller jusqu'où ça s'arrête. Pas la route, pas ce que tu vois, ce que tu fais. Ça mène à rien ça, ça finit toujours pareil. C'est pour ça que je dis juste : l'idée de la route.* » Et, lors d'un bilan de l'atelier, sortent : « *Écrire, ça fait quelque chose à l'intérieur de soi* » et « *Car parfois les mots sont sensibles* ».

V. F.B. raconte par le menu la lecture accompagnée musicalement qu'il fait à la prison de textes de l'atelier. Très nombreux extraits, y compris de la lettre d'un détenu se refusant à écrire « *sur ses souvenirs* » à cause de la douleur que cela éveille en lui. Ce que je disais en préambule...

VI. « *Isolement* ». Vingt et une pages d'un monologue magnifique d'un qui est au mitard. Il décrit les lieux, il raconte sa vie d'ici et celle d'avant et... – on est là à la toute fin du livre – « *Je serai un jour devant la porte et j'aurai mon sac et j'irai dans la ville. Où j'irai? La prison cesse avec la rue tournée. C'est quand on revient, n'importe quand après, qu'on s'aperçoit qu'il y a toujours le mur gris [...] Je serai dans la ville et la ville et le lieu me sont indifférents parce que ce qui compte c'est seulement le temps : qu'importe si ici je reviens.* »

Le Matricule des anges posait la question à François Bon : « On est frappé par une sorte de mimétisme entre votre écriture et celle des détenus dans Prison... », à quoi il répondait ceci, qui vaut ici traité de stylistique : « Ce qui m'est renvoyé de mon boulot, c'est le fait que la finalité de mon travail consiste à attraper dans le langage ce qui n'est pas normal ».

Le premier chapitre en sa totalité puis de larges éclats dans les autres en témoignent :

*« Brulin, Jean-Claude Brulin je ne savais même pas qu'il avait été libéré et ce serait donc là toute son épitaphe (et pourquoi il me disait ça le gardien-chef, ce n'était pas son habitude de parler du travail autrement que ce qui me concernait seulement : parce que lui aussi donc tout d'un coup ça le dépassait, camouflet mis à leurs propres efforts d'accompagnement comme à me dire : "Tu viens là chaque mardi mais les clés nous-mêmes on n'en dispose pas, toi et tes petites feuilles qu'est-ce que ça compte par rapport à ce qui ainsi nous déborde" et c'est justement dans cette fragilité et la rage aussi qu'on passe cinq mois ensuite à les racler, les mots sous l'épitaphe, quand bien même on n'a pas les clés et qu'on*

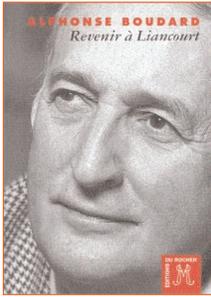
*n'aura rien su d'autre, qu'on se croyait guéri d'écrire comme ça sur ce qu'on prend dans la figure comme une claque). »*

Car les textes des détenus frappent par leur déstructuration syntaxique; elle eût sans doute existé « dehors » car elle est avant tout affaire de CSP (catégorie socio-professionnelle) ou de classe sociale comme on veut, mais la mise à l'écart par la détention et son cortège d'exclusions, de privations et de destitutions renforcent l'exclusion de la langue elle-même. Les textes sont donc sans ponctuation, sans logique narrative (avec de fréquentes itérations obsessionnelles) et marqués souvent par une absence de différenciation dans les temps. Très proches donc d'une conversation « de bistrot ». <sup>30</sup>

Ce que révèle François Bon à travers ses propres interventions écrites, c'est que le milieu carcéral génère aussi un registre de langage, un parler de la taule dirait Boudard. Je n'ai pas parlé de la sensibilité qui affleure jusqu'à structurer avec maestria le monologue final. On aura compris qu'elle est pleine, respectueuse de l'intégrité des écrivains. Elle rappelle, même en ces lieux, l'exigence de la parole. □

30. « C'est comme Paris, on fait le tour et si on se trompe on n'a plus qu'à recommencer c'est pour ça que j'étais parti sur Marseille, j'avais manqué la direction Bordeaux mais là ça descendait aussi et puis les paysages étaient jolis, moi j'ai vu Marseille, c'est un nom que j'aimais bien je me suis dit je vais aller jusqu'à Marseille et de là on verra, en fait je ne suis pas descendu de voiture, des embouteillages et des klaxons, et puis ensuite on ne sait plus où aller, plus de direction et Bordeaux ce n'était jamais marqué non plus finalement j'ai dormi dans une ville c'était à Toulon, sur le siège arrière et quand je me suis réveillé devant moi j'ai vu des bateaux, les grands bateaux gris des militaires... »





Alphonse Boudard, «*Revenir à Liancourt*», éd. du Rocher, 1997. – 90 p., 72.000 signes.

31. «*Une célébrité de notre univers mais que je ne connaissais pas jusqu'alors. ... Un rescapé de Guyane. Miraculé de la guillotine on peut dire. ... En 1932 il était promis à la veuve, ainsi appelait-on alors la guillotine... Donc, en mai 1932 il attendait à la Santé dans le quartier des condamnés à mort son exécution. C'était pour Gégène une question d'heures. D'une nuit pareille personne n'est revenu pour nous donner ses impressions. Au petit jour, il se préparait au pire... la gorge sèche, les nerfs tendus. Ce qu'il m'a dit... qu'il essayait de prendre le plus possible sur lui pour se comporter en «homme». L'expression consacrée du milieu, l'ultime dignité des exclus. Le jour a fini par se lever... alors c'était une fausse alerte. Il pensait tout de même que ça serait pour le lendemain, le massacre de Justice, au mieux le surlendemain, mais il avait presque hâte d'en finir.*»

## Alphonse Boudard – «*Revenir à Liancourt*»

Alphonse Boudard (1925-2000), après une enfance difficile (abandon parental) est apprenti quand éclate la guerre. Il entre dans la Résistance et participe à la libération de Paris. Puis il fréquente les bordels, vit de petits boulots et glisse dans la cambriole. Séjours en taule, dont Liancourt, la prison où j'enseignerais vingt ans plus tard. Il découvre l'écriture à trente-trois ans. Ce sera désormais sa vie. Romans, cinéma et télévision. Un des maîtres, avec Blondin, du parler populaire.

Le «*sana*» de Liancourt (à mon époque, CDS, centre de détention sanitaire) : «*Les barbelés, des casquettes plates sur les miradors et le chaudron de vingt-quatre lascars enfermés dans un dortoir*». Pour en parler, Boudard rouvre les cahiers qu'alors il commença à écrire.

Il y est affecté pour cause de tuberculose, le 19 mars 1960. «*Je partage ma cellule avec un demi-crétin qui a tué son voisin à coup de hache. Un drame rural. À tout hasard, les chats fourrés lui ont collé quinze ans de trav's. ... Il est édenté, l'œil mort. Il bouffe, il chie, il ronfle. Rien de plus. Il ne*

*jacte pas, c'est déjà ça.*» Le troisième homme de la cellule est un miraculé, Eugène Boyer,<sup>31</sup> sauvé de la guillotine par le décès, cette nuit-là précisément de 1932, du président Doumer «*flingué*» par Gorgulov. Il ira à Cayenne et Boudard formera le projet d'écrire sa vie, mais *Papillon* paraît en 69... Sur sa maladie, il dit : «*Je tousse, je glaviote des bacilles*» et, plus loin : «*... je replongeais. Sans doute à cause du régime jockey de Fresnes-les-Rungis. ... Un dégoût qui m'avait pris pour la gamelle. Je ne sais pas trop... peut-être le moral, on le disait déterminant chez les phthisiques*».

Il détaille la hiérarchie qui a cours en ces lieux où se mélangent tous les crimes et délits et toutes les peines. L'aristocratie : «*les braqueurs, maquereaux, casseurs, faussaires*». Puis au-dessous «*les petits voleurs, les escrocs à la mie de pain*». Et tout en bas, «*ceux de la pointe... des papas trop affectueux avec leurs fillettes, des violeurs d'enfants, des sadiques et des satyres*». Et puis les politiques, les militants du FLN qui se mettent en cercle pour chanter leur hymne. Et qui règlent leurs comptes en interne.

Il se mue très vite en écrivain public, rédigeant pour ses codétenus lettres et requêtes. Cette fonction, qu'il tient à exercer gratuitement, l'amène à « [s]'instruire au-delà de [s]es désirs sur toutes les misères humaines possibles ». Ainsi cet ouvrier agricole coupable de gestes incestueux, dénoncé par sa femme, laisse sa famille sans ressources et mise au ban de son village. Où est le bien, où est le mal? Et à quoi a servi la Révolution? « On se demande pourquoi troquer l'absurde pour l'absurde, l'arbitraire pour l'arbitraire... si l'on préfère l'absurde et l'arbitraire de droit divin pour l'absurde et l'arbitraire de la loi du plus grand nombre... des plus riches, des plus malins, des plus instruits. On n'en sort pas... Au mieux le persécuté devient le persécuteur, l'esclave devient le maître. »

L'insomniaque qu'il est depuis toujours en profite pour se livrer à des lectures intensives. « Tout ce qui me tombe sous la pogne et surtout les classiques, les grands romans. Mon côté autodidacte. » La nuit est aussi, bien entendu, le temps du sexe. Lui « ne pratique pas ce genre d'exercice. Question de peau, d'olfactif, nullement de morale. Dans ce domaine

*ça me paraît assez simple, on fait ce qui vous pousse. Lorsqu'il s'agit pas de mineurs, s'entrecale qui veut ».*

Il évoque aussi le service médical qui a au moins une attitude humaine à l'égard des détenus. La pénitencière, elle, fait toujours sien cet extrait du *Procès de science pénitentiaire* (qu'il lut à Fresnes): « Le détenu, réduit à un rôle d'automate dont l'emploi du temps est minutieusement réglé, est donc sous-alimenté, privé de relations sexuelles normales, astreint au travail et courbé sous le poids d'une discipline rigoureuse. Grâce à cette méthode, sa neutralisation est rapidement obtenue et la discipline de l'établissement est aisément assurée ».

En ces années 60, la prison trimballait encore toutes les séquelles de la guerre. Liancourt abrite ainsi « des secondes gâchettes de l'équipe Bonny-Lafont, la Gestapo française de la rue Lauriston », des déportés comme Tintin, dont le ministère veut remettre en cause le statut de résistant, et... des résistants authentiques, quoi qu'il en dise <sup>32</sup>, comme Boudard. Curieux raccourci de la société... Curieux raccourci de la vie, l'évocation finale de la figure de la mère.

32. [À partir d'une conversation avec des militants du FLN] « À dix-huit ans, je me suis engagé, jeune clebs fou, pour guerroyer. Je n'arrive pas à départager si j'étais un véritable petit patriote ou un inconscient. J'étais séduit par l'aventure et peut-être obscurément par l'idée que je ne pouvais pas traverser de pareils événements – l'Occupation, la Libération – sans participer. Il me semble que cette démarche fut commune à beaucoup de ceux qui s'engageaient. Qu'avais-je à défendre? Si peu de chose. Un coin de jardin dans le Loiret [lors de son abandon natal, Alphonse Boudard fut élevé dans la forêt d'Orléans] où le dab, le père Auguste, avait enterré mon chien Marquis. Rien... ou peut-être une certaine façon de siffloter les mains dans les poches. »

33. Alphonse Boudard a signé les dialogues de nombreux films dont :

. La métamorphose des cloportes (de Granier-Deferre, avec Ventura, Aznavour, Pierre Brasseur...)

. Du rifici à Paname (Denys de la Patellière, avec Jean Gabin et Gert Froebe)

. Le soleil des voyous (Jean Delannoy avec Jean Gabin, Robert Stack, Suzanne Flon)

. Le tatoué (Denys de la Patellière, avec Gabin et De Funès)

. Flic story (Jacques Deray, avec Alain Delon et Jean-Louis Trintignant)

. Le gang (Jacques Deray, avec Alain Delon et Nicole Calfan)...

Je laisse la parole à Boudard, que vous l'entendiez parler...

«Au parloir, deux fois par an, une très vieille femme arrive du bout de la France. Elle économise sur je ne sais quelle retraite des vieux pour son billet de train et celui d'une jeune fille qui l'accompagne parce qu'elle ne peut plus voyager seule. Elle est quasiment aveugle.

Le parloir à Liancourt est sinistre. [...] Cette vieille vient tout de même et, de l'autre côté de la grille, on lui amène sous bonne garde son fils. Un personnage particulièrement ignoble, un pointeur de gosses soupçonné de crimes qu'on n'a pu étayer de preuves formelles pour l'envoyer à la guillotine... n'empêche. Au physique il est courbé, fuyant, l'œil torve. Je ne pousse pas le portrait au noir. Non, sa gueule reflète la laideur de son âme. [...]

Et voilà... la vieille mère est là derrière le grillage. Elle aperçoit

son fils bien indigne qui s'approche dans une espèce de brouillard. Autour les gaffes ont repoussé les autres visiteurs et visités. Il est contre la grille, l'affreux. Il parle. On n'entend pas ce qu'il dit. La vieille passe ses doigts à travers le grillage. On comprend aux petits soubresauts de son corps fragile vêtu de noir qu'elle sanglote.

Au bout de son enfer, de sa nuit, cet affreux reste encore un homme éclairé par cette lueur d'amour maternel qui lui murmure : « Mon petit ».

C'est ça aussi la fête des Mères et il faut être enfermé à Liancourt pour s'en rendre compte. » □

«Ils crachent, ils cancanent, ils bafouillent, rabougris, chauves, édentés, baveux, sourdingues. C'est le bout de la vie, le bout du rouleau de la misère. Ça sent l'urine, ça sent le sapin, la fosse commune, le Dieu gourmand qui guette les âmes.»

in L'Hôpital (1974)

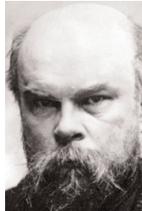
## ILS ONT CONNU LA PRISON...



François  
Villon  
1431 - +1463



Marquis de  
Sade  
1740 - 1814



Paul  
Verlaine  
1844 - +1896



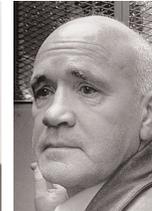
Guillaume  
Apollinaire  
1880 - 1918



Louis-Ferd.  
Céline  
1894 - 1961



Henri  
Alleg  
1921 - 2013



Jean  
Genet  
1910 - 1986